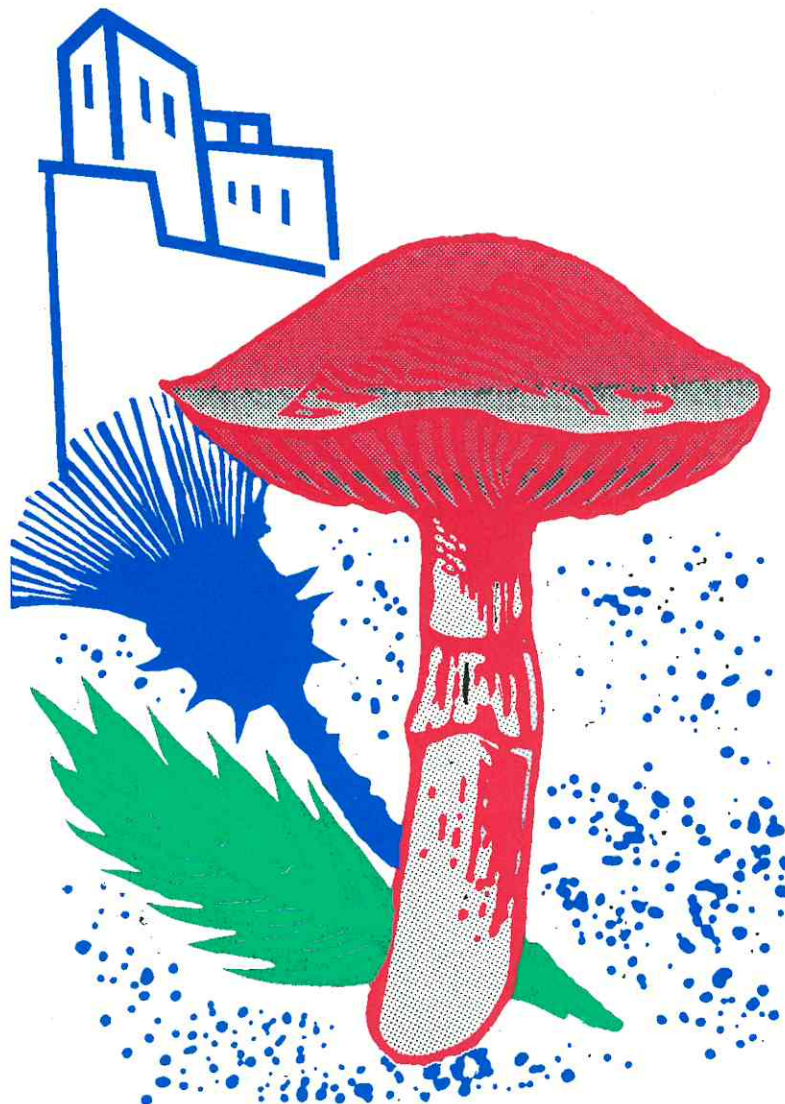


BULLETIN DE L' AEMBA

N° 31
Spécial Congrès
F.A.M.M. et F.M.D.S.



Association Entrevalaise de Mycologie et de Botanique Appliquée

Membre de la Fédération des Associations Mycologiques Méditerranéennes et de la Confédération Européenne

Tél. : 04.93.05.46.04 - Fax : 04.93.05.46.40 - e-mail : Lucien.Giacomoni@wanadoo.fr



ASSOCIATION ENTREVALAISE DE MYCOLOGIE ET DE BOTANIQUE APPLIQUEE
 Membre de la Fédération des Associations Mycologiques Méditerranéennes et de la Confédération Européenne
 Association régie par la loi de 1901. Siège Social ; Docteur Lucien Giacomoni F-04320 Entrevaux
 Tél. : 04 93 05 46 04 et 04 93 05 46 40 - Fax : 04 93 05 46 40 - e-mail : Lucien.Giacomoni@wanadoo.fr

BULLETIN N° 31
Spécial Congrès des Fédérations Mycologiques
à Annot et Entrevaux (21 au 25 octobre 1998)

SOMMAIRE

Editorial, <i>Monique Correnson</i>	p. 2
Les Empoisonneuses (1), <i>Dr Lucien Giacomoni</i>	p. 3
Analyse : Petit Traité de Gastronomie Létale	p.17
Du Rififi chez les Potirons (suite) <i>Dr Jean-Paul Chaud</i>	p.18
Des Bolets et des Arbres, <i>Gian-Nicolo Mucei</i>	p.20
L'Auteur Inconnu et le Mycologue à identifier	p.24
Liste des Participants au Congrès FAMM-FMDS	p.25
Les Empoisonneuses (Suite et fin), <i>Dr Lucien Giacomoni</i>	p.28
La Lycoperdonose, <i>Dr L.R. Di Zigoni</i>	p.35

Président de la Commission du Bulletin : Monique Correnson
 Responsable de Publication : Docteur Lucien Giacomoni

Chaque mycologue a sans le savoir sa propre philosophie personnelle et la développe par amour-propre, sans tenir compte de la philosophie des autres. Celui qui crie le plus fort ou qui dispose des plus gros moyens publicitaires, finit par imposer son point de vue, et le troupeau suit en bêlant, puisqu'il ne peut faire autrement.

Georges BECKER



EDITORIAL

Monique Correnson, Administrateur
Président de la Commission du Bulletin

J'ai le plaisir de vous présenter aujourd'hui le bulletin spécial congrès FAMM-FMDS qui porte le N°31 dans la lignée de la nouvelle série.

Les Empoisonneuses : « Rien de nouveau sous le soleil » a dit l'Ecclésiaste...Il s'agit du texte intégral, qui avait été amputé de plusieurs passages et citations pendant la conférence publique de 1997 pour des raisons impératives de *timing*. Certes, ce sujet délicat bouscule nos idées reçues et apporte une lumière cruelle sur des pratiques scandaleuses qui sont rarement évoquées dans la littérature contemporaine. Nous autres, modestes mycologues, nous sommes d'ailleurs particulièrement concernés par l'usage criminel de l'Amanite phalloïde. Notre président, respectant strictement la vérité historique, nous présente avec son humour habituel un sujet grave qui doit nous donner à réfléchir. Il a su nous faire partager ses connaissances impressionnantes dans les domaines aussi variés que l'Histoire Romaine, celle de la Renaissance ou du Grand Siècle, mais aussi l'histoire tragique du poison à travers les âges. La deuxième partie du texte, initialement prévue pour le N°32, a été intégrée à ce bulletin, du fait que certains travaux ne nous sont pas parvenus dans les délais.

Le Petit Traité de Mycogastronomie Létale nous maintient un moment parmi les poisons. Il s'agit de l'analyse d'une remarquable plaquette du mycologue de Dôle, Claude Allard : quelques recettes originales et foudroyantes pour ne pas vivre (trop) vieux !

Du Rififi chez les Potirons. C'est la suite (un peu courte, hélas !) des aventures du commissaire Edulis dans l'étrange cité de Mycétopolis.

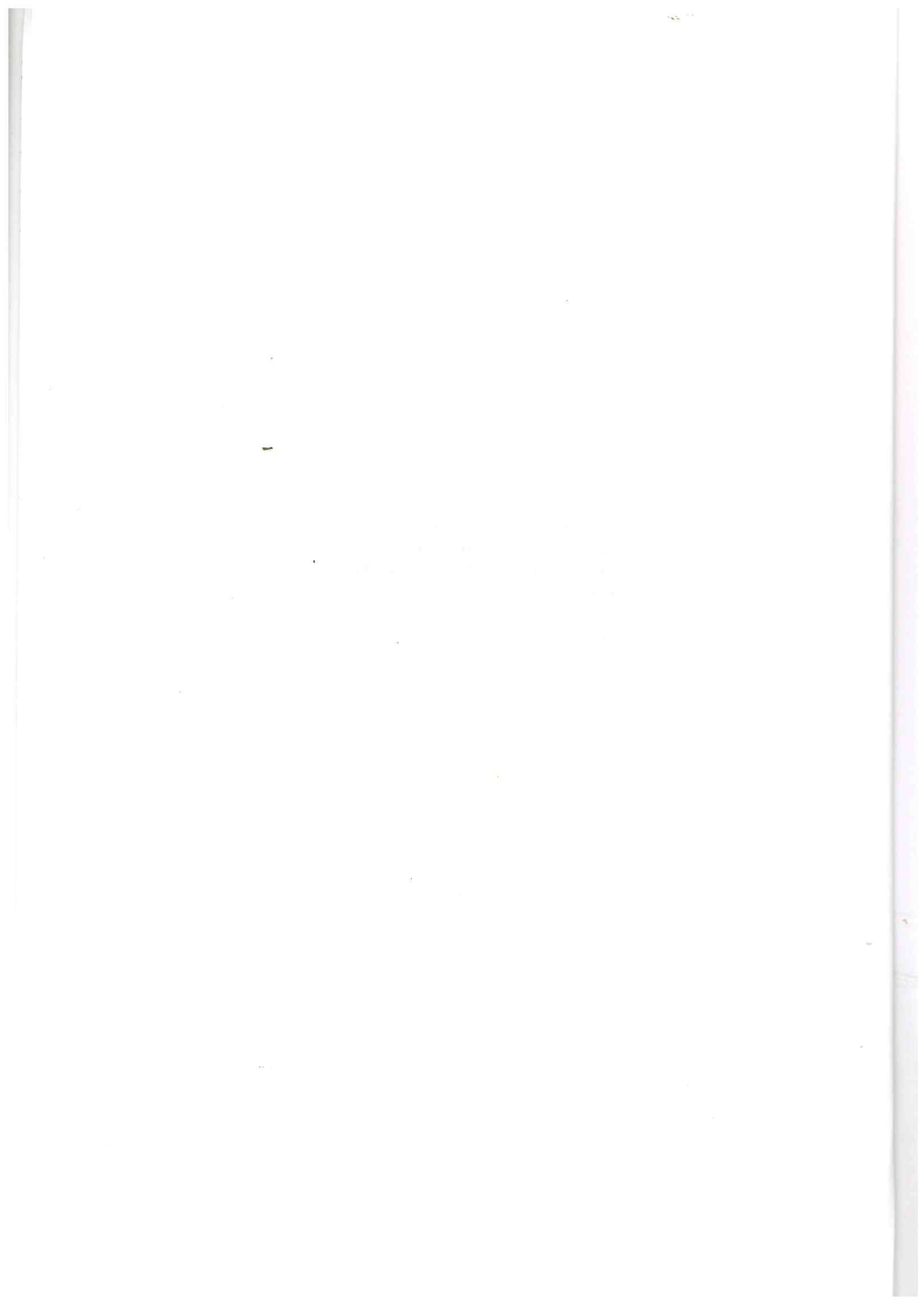
Des Bolets et des Arbres : notre éminent ami italien Gian-Nicolo Mucei nous fait partager ses vastes connaissances sur un sujet trop souvent négligé des mycologues, l'association des arbres et des champignons. Pour l'heure, il ne s'intéresse qu'aux bolets, sa spécialité.

L'auteur inconnu. Faites travailler vos méninges et vous serez récompensés !

La Lycoperdonose. Le docteur Di Zigoni, spécialiste renommé des maladies infectieuses, chef de clinique à la Faculté, nous informe sur une maladie nouvelle et redoutable causée par l'usage intempestif des champignons à des fins « récréatives ».

Je me permets de vous souhaiter une bonne lecture et je vous donne rendez-vous pour le N°32, au printemps prochain si tout va bien.

M.C.



LES EMPOISONNEUSES

Passions Mortelles sous l'Empire

Dr Lucien Giacomoni

Cette année fut fertile en prodiges. On vit des oiseaux sinistres perchés sur le Capitole. De nombreux tremblements de terre renversèrent des maisons, et, dans le désordre que produisait la crainte de désastres plus étendus, les personnes les plus faibles furent écrasées par la foule. La disette de grains et la famine qu'elle causa furent aussi regardées comme des présages funestes

TACITE (Annales)

Résumé : L'utilisation du poison à des fins criminelles se perd dans la nuit des temps, et ce sont surtout les femmes qui ont apprécié cette façon de se débarrasser de leurs adversaires ou de leurs concurrentes. Deux événements criminels majeurs font l'objet de ce travail : le cycle des empoisonnements à Rome sous la dynastie julio-claudienne et la fameuse *Affaire des Poisons* sous le règne de Louis XIV. Cependant, quand on parle de poisons, on ne peut passer sous silence les agissements criminels des Borgia...même si le rôle des femmes était cette fois bien secondaire. En dehors de quelques cas de « liquidations » ponctuelles, l'Amanite phalloïde était surtout utilisée par Locuste et les empoisonneuses romaines.

Abstract : The use of poison for criminal purposes has existed for times immemorial. It was mostly women who had a taste for this way of getting rid of their opponents and rivals (be they male or female). This paper deals with two major criminal events, that is to say the cycle of poisonings in Rome under the Julio-Claudian dynasty of Roman emperors, and the famous poisoning case which occurred under the reign of Louis XIV in France. However, it is impossible when dealing with poisons not to allude to the criminal schemes of the Borgias, even if in that case the feminine part was rather secondary. The Amanita phalloïdes was mostly used by Locusta and the Roman women poisoners.

Avertissement

Nous publions aujourd'hui à la demande de nombreux mycologues le texte intégral de la conférence donnée pour la première fois par notre président lors des 19èmes Journées Mycologiques d'Entrevaux en 1997 (y compris les citations et les paragraphes secondaires « survolés » faute de temps) et complétée lors des diffusions suivantes en 1998. Il faut donc tenir compte du style d'une conférence et non pas d'un travail destiné à être publié. D'autre part, les événements choquants propres aux affaires criminelles, qui s'accompagnent souvent de débauches et d'excès en tous genres, sont rarement évoqués dans les ouvrages d'histoire expurgés. Ici, nous respectons scrupuleusement le texte de la conférence, qui tente de cerner au plus près la vérité historique. Seuls les intertitres et les citations en tête de chapitres, choisis par l'auteur, ont été rajoutés. La calligraphie a été rendue plus lisible (ponctuation, caractères gras pour les citations, ou caractères italiques)



Les Empoisonneuses ! Mesdames, Messieurs, je ne suis pas plus misogyne que d'habitude...pas moins d'ailleurs. En réalité, c'est parce que le poison est très souvent l'arme des femmes, tous les spécialistes de Médecine Légale vous le confirmeront. Les statistiques sont formelles : entre 75 et 90% des empoisonnements criminels, selon les auteurs, sont l'oeuvre de nos douces compagnes. Les hommes, eux, qui ne sont que des enfants de femmes, ont toujours préféré les objets bruyants, comme les arquebuses, les fusils et les pistolets, ou contondants, perforants et salissants comme les massues, les sabres, les épées, les dagues, les poignards et autres embroche-chrétiens. Je rassure tout de suite les amateurs de champignons : le crime par la phalloïde, spécialité de la Rome impériale, est rare dans les temps modernes. La statistique extraite de la thèse de Benoit (Lyon, 1889) nous montre que sur 1759 empoisonnements élucidés en France entre 1835 et 1885 (352 *par an*, presque un *par jour*) l'arsenic est mis en cause 836 fois, devançant de très loin les sels de cuivre (369 cas) et le phosphore (340 cas). Le reste se partage entre les acides forts, la cantharide, la noix vomique, l'opium et le cyanure. Pas un seul cas d'empoisonnement par notre champignon préféré. Peut-être... mais nous parlons de crimes élucidés, et la spécificité de l'empoisonnement phalloïdien, c'est le syndrome tardif, ce qui laisse planer quelques doutes.

La principale héroïne du jour, c'est évidemment Locuste, la « femme à la phalloïde » et ce que j'ai à vous raconter ce soir ne baigne absolument pas dans le charme et la poésie que l'on accorde habituellement aux femmes et aux champignons, à tort ou à raison. Je dois donc vous préciser que l'histoire n'est pas à mettre dans toutes les oreilles, elle est réservée aux adultes avertis, selon l'expression consacrée...Alors, s'il y a dans la salle des gens de bonnes moeurs ou de pures jeunes femmes, j'aimerais autant qu'ils s'en aillent avant que je ne leur écorche les oreilles...

Personne ne s'en va ! Nous sommes donc entre nous et vous prenez vos responsabilités... En fait, il ne s'agit pas d'une conférence mycologique, vous vous en doutez, mais du prétexte que les champignons ont été souvent utilisés pour tuer, afin d'explorer quelques événements tragiques de l'humanité, généralement occultés par les historiens parce que, c'est Mr Thiers si mes souvenirs sont bons qui l'a dit le premier, les Français ne sont pas assez adultes pour comprendre. Je vous rassure tout de suite : en l'occurrence, et pour ne pas choquer les personnes à l'esprit fragile (j'en vois dans la salle !) j'ai

fait preuve d'une certaine auto-censure sur la vérité historique et surtout sur les détails les plus sordides quand ils dépassaient les bornes de la décence. Pour aborder l'histoire, et pas seulement les images d'Epinal qu'on nous montre à l'école, il faut, et là je cite le grand romancier allemand Ernest Jung, posséder à la fois l'intelligence, le courage, la lucidité, l'esprit critique et l'indifférence à la réaction des ignorants, des fanatiques et des imbéciles. Ce qui fait trop de qualités pour un seul homme, surtout quand on entreprend de raconter, à visée récréative, des événements tragi-comiques.

Alors, je vais essayer de me maintenir entre deux philosophies. Celle de Wittgenstein qui affirme : « **Ce que l'on ne peut dire, il faut le taire** », et celle de Confucius qui dit, dans son *Livre de la Sagesse*, chapitre 7 : « **Méditer ce que l'on sait. Etudier et ne pas dégoûter. Instruire les autres sans jamais se lasser. Je transmets et n'invente rien. La vertu n'est pas solitaire : elle attire forcément le voisinage** » Je me suis posé évidemment quelques questions sur l'opportunité de traiter un sujet aussi scabreux : le milieu hypocrite, pudibond, puritain qui forme notre environnement quotidien nous autorise-t-il à parler franchement de tels événements, pourtant historiques ? D'autre part, le fait de s'exprimer enfin, sans contrainte, apportera-t-il un bénéfice, si minime soit-il, aux personnes courageuses qui m'écoutent ce soir ? Je n'en suis pas sûr. Je préfère vous laisser méditer (à cette heure le sommeil ne vous a pas encore gagné) sur le mot extraordinaire d'Alexandre Soljenitsyne qui répond peut-être à nos incertitudes : « **Je viens d'un monde où il est interdit de parler. J'arrive dans un monde où l'on peut tout dire et où ça ne sert à rien** » Ne vous étonnez pas de ce préambule aussi solennel et philosophique, mais parmi les sujets que nous avons à traiter, il y a deux périodes critiques pour nous autres Français, et d'obédience chrétienne : l'histoire de France sous Louis XIV, et l'histoire de la papauté au moyen-âge et à la Renaissance, Borgia, évidemment, et les autres ! Pour la Rome impériale, qui valait bien Sodome et Gomorrhe, mais qui fut oubliée de l'Eternel, c'est loin dans le temps, et ce n'est pas chez nous : alors, nous avons moins de scrupules !

Attention ! Je le répète, il ne s'agit en aucune manière d'un procès de la monarchie, mais d'un événement dramatique qui s'est produit sous le règne d'un roi de France, plus communément appelé, et nous avons le droit de nous en étonner, « le roi soleil ». Il ne s'agit pas non plus, bien entendu, d'un pamphlet anti-papiste ou anti-clérical, ou d'une attitude vaguement agnostique, mais de crimes survenus à un moment de l'histoire où papes, rois, empereurs engageaient une lutte sans merci pour la main mise sur le pouvoir temporel. Dieu merci, cette époque est révolue...hum ?

Pourquoi avoir choisi un sujet aussi sinistre m'a demandé récemment une de nos amies. Eh bien, justement parce qu'il n'est pas sinistre, il est réaliste, il nous montre les femmes et les hommes tels qu'ils sont, des plus grands aux plus petits, il n'y a pas d'illusion à se faire ! Et puis, c'est un peu aussi pour taquiner les dames de notre association (je ne nomme personne, elles se reconnaîtront !) qui doivent bien avoir quelque venin en réserve, comme les autres. Enfin, c'est parce que nous sommes autorisés à nous référer à l'opinion de Mathieu Orfila, le « père » de la Toxicologie moderne, qui écrit dans la préface de son *Traité des Poisons* : « **L'homme du monde, sensible aux malheurs de ses semblables, aime à s'entretenir des propriétés funestes des substances vénéneuses et des phénomènes surprenants auxquels elles donnent lieu** » Mais je conçois, *a contrario*, qu'on puisse réfuter cette attitude optimiste et préférer constater avec Alain que « **la tristesse qui naît de la contemplation du passé ne sert à rien et est même très nuisible, parce qu'elle vous fait réfléchir vainement et chercher vainement** ». Nous choisirons néanmoins de continuer, puisque vous êtes là !

Concernant l'objet principal de nos préoccupations, l'histoire tragique de l'empire romain, pour scandaleux, révoltants, obscènes que sont les détails que j'aurai à vous donner, et néanmoins je le répète quelque peu édulcorés, ils sont le reflet exact de la vérité historique. En réalité, le sujet que nous essayons de traiter concerne les empoisonnements par les champignons et c'est un domaine que nous avons longuement étudié pour des articles parus dans différentes revues et surtout pour un mémoire de médecine légale à l'occasion d'un diplôme d'université. Les sources principales sont les auteurs latins, essentiellement Tite-Live, Dion Cassius, Flavius Joseph, Plin l'Ancien et surtout Tacite, auteur des *Annales* et Suétone auteur de *La Vie des Douze Césars*. Il existe des traductions de ces ouvrages, in extenso ou sous forme d'extraits édifiants (*diapo*), sans oublier le magistral ouvrage de Pierre Grimal publié aux Editions de Fallois : *Le Procès Néron*. Vous verrez alors que la véritable histoire de Rome n'a rien à voir avec celle que vous avez pu étudier dans les livres scolaires, quand vous étiez encore en âge de comprendre. En gardant tout de même à l'esprit que les historiens latins ne sont pas infaillibles, pas plus que chacun d'entre nous et je citerai volontiers, puisque vous le permettez, le mot admirable de Jean Rostand : « **Je ne suis quand même pas assez insensé pour être tout à fait assuré de mes certitudes** »

L'Affaire des Poisons, une incroyable et sinistre machination

Quand vous aurez éliminé l'impossible, ce qui reste, même improbable, doit être la vérité.

Conan DOYLE

Avant de nous en prendre aux Romains, il nous faudra constater que les histoires d'empoisonneuses sont innombrables, depuis Médée et sa tunique mortelle, sa douce maman Hécate qui s'était déjà débarrassée de son mari à l'aide d'une infusion d'aconit, liquidant *pour passer le temps* les hôtes du palais (« **O, formidable Hécate, effroi des chiens hurlants / Quand parmi les tombeaux glissent tes pieds sanglants** » écrit Théocrite) la belle Semiramis empoisonnant Ninus, la mère d'Antaxerces se débarrassant de sa belle-fille Statira, Cléopâtre essayant sa collection de poisons sur des « condamnés », les bêtes féroces Brunehilde et Frédégonde, la reine Austrechilde, qui firent régner la terreur à la cour des Mérovingiens (Grégoire de Tours, dans son *Historia Francorum*, raconte de terrifiantes anecdotes sur le « déchaînement des bas instincts »), Catherine de Médicis et ses deux empoisonneurs florentins disciples de Della Porta, les sinistres Bianchini et Ruggieri etc.... Nous ne ferons pas d'inventaire, nous y passerions la semaine. Tous les moyens sont bons : les

boissons et les aliments, mais aussi les gants, les bottes, les chemises, les livres, les clés, les lavements (Conrad, roi de Naples), les hosties (le cardinal de Bérulle et toutes les victimes des Borgia) le couteau dont la lame est empoisonnée d'un seul côté (mort de Statira), les...organes génitaux (mort du roi Ladislas, empoisonné par son pénis dans le vagin de sa maîtresse, mort des femmes de Calpurnius par contact clitoridien, *digito interficiebat uxores*) etc...Nous pourrions parler d'Hélène Jegado qui empoisonna vingt-huit personnes à l'aide d'arsenic pour le plaisir, de la femme Van den Linden, autre apôtre de l'arsenic, qui, après avoir liquidé sa mère, son père et ses trois enfants, commit cent deux crimes pour toucher des assurances dérisoires, des deux éminentes spécialistes du thallium, l'autrichienne Marek qui supprima à la file ses deux maris et quelques personnes de son entourage et l'Australienne Grill, surnommée « tante Carrie » au palmarès aussi fourni, et de bien d'autres de ces charmantes créatures, « **des empoisonneuses convaincues, menteuses, frigides ou déçues, dont la préméditation s'accompagne de cruauté morbide** » précise Roland Villeneuve.

Cependant c'est dans notre pays, au « siècle des lumières », que la machination criminelle la plus incroyable s'est développée, exemplaire parce qu'elle a réuni tous les ingrédients : l'argent, l'amour (ou plutôt le sexe, en parlant poliment), l'ambition et pour finir le bouillon d'onze heures qui élimine les concurrents, les gêneurs et les fâcheux. C'est la fameuse *Affaire des Poisons* qui a fait trembler la couronne de France et Louis XIV lui-même. C'est une affaire d'empoisonnements criminels, certes, mais aussi de sorcellerie et de messes noires, une tragédie qui a compromis les plus grands personnages de l'état : la comtesse de Gramont, la vicomtesse de Polignac, les duchesses d'Angoulême, de Bouillon, de Viry, de Vivonne, de Villedieu, de Lusignan, de Vassé, de Bretesche, de Stinville, qui reconnurent avoir empoisonné leur mari, Mme de Dreux, qui, follement amoureuse du libertin Richelieu, avait cherché à se débarrasser de son mari et de sa rivale, la maîtresse en titre du maréchal, neveu du célèbre cardinal, l'écrivain Racine qui s'en tira de justesse, protégé par le roi à qui il faisait la lecture, le maréchal de Luxembourg, la maréchale de la Ferté, deux des nièces de Mazarin dont la belle Olympe Mancini (qui faillit être reine), et un grand nombre de marquises, de duchesses, de comtesses et de vicomtesses, et même la marquise de Montespan elle-même, la maîtresse en titre de Louis XIV (*diapo*) qui reconnut avoir pratiqué trois offices sacrilèges « sur le corps ».

L'empoisonneuse en chef, celle qui fournissait les mixtures, était une nommée Catherine Mauvoisin, restée célèbre sous le nom de La Voisin. La marquise de Montespan lui avait commandé quelques décoctions miracles à base de poudre de taupes, de chauve-souris et de cantharides pour stimuler la virilité du roi, soumise à rude épreuve (ce qui explique les nausées permanentes du malheureux) et surtout pour éclaircir le rang des maîtresses de deuxième rang, celles qui dépassaient le stade de quelques coucheries passagères, pour se débarrasser par exemple de la très belle duchesse de Fontanges, l'une des jeunes et nouvelles favorites du roi, qui possédait paraît-il des dons innés et une technique ensorceleuse...mais qui mourut, à peine âgée de vingt ans, d'une curieuse « hydropisie de poitrine ».

Pour que le poison soit efficace, il fallait qu'il soit béni « sous le calice » à l'occasion de cérémonies sataniques prononcées par des prêtres apostats comme l'abbé Cotton, maître des Ecoles de la Charité, l'abbé Deshayes de Notre-Dame, le chapelain Davot, qui demandait au bourreau de la graisse humaine pour fabriquer des cierges, l'abbé Mariette, l'abbé Tournet, condamné à mort pour avoir violé une fillette au cours d'un office diabolique, l'abbé Lemaignan, condamné comme impie et dépeceur, et surtout le plus sinistre d'entre tous, l'abbé Guibourg dit « le Prieur » (c'était le nom de code utilisé par les « communiantes »), « fameux préparateur de pâtes conjuratoires où le sang se mêlait à des matières immondes ». Les détails des cérémonies sont tellement horribles et scandaleux que les mots deviennent difficiles à prononcer. Je préfère me retrancher, et encore avec une citation amputée, derrière l'historien Claude Quétel, auteur de deux best-sellers : *Histoire de la Bastille* et *La Face Cachée du Grand Siècle*, ainsi que d'un article très documenté paru dans la revue *Historia* (*diapo* d'une cérémonie satanique) : « **En habits sacerdotaux, le prêtre officie la nuit dans une cave au milieu de cierges noirs allumés. L'autel est le corps nu de la demanderesse quand celle-ci tient particulièrement à ce que son vœu soit exaucé par le diable, flatté de cette anti-messe dite à l'envers** » Le poison qui sera utilisé ultérieurement est placé sur le ventre ou sous les fesses de l'impétrante. Je passe sur la suite de la cérémonie qui se termine en gestes blasphématoires et en fornication. Mais il faut bien revenir sur terre : alors, *animal triste post coitum*, pour employer l'adage latin qui convient bien à la situation, l'abbé Guibourg, soulagé de ses problèmes hormonaux, promet les tourments éternels à la pécheresse. C'est donc l'enfer, en bas, pour les méchants, les pêcheurs et les libidineux, comme ces amants maudits (*diapo*) qui ont fait oeuvre de chair en dehors du mariage. Pourris d'abord, puis se consumant éternellement pendant que Lucifer, Belzébuth, Abaddon, Astaroth et autres vilains diables enfourment on ne sait quel combustible dans la chaudière infernale. L'abbé Guibourg, dit « le Prieur », invective alors la pécheresse en citant les Saintes Ecritures : « **Femme, c'est toi la porte du diable. C'est toi qui la première a déserté la loi divine. C'est toi qui es venue à bout si aisément de l'homme, image de Dieu** » Vous avez reconnu, j'espère, ce verset de la *Genèse*, dans l'*Ancien Testament*. L'anecdote de cette malédiction, apparue le siècle dernier, nous paraît bien romantique et peu crédible, car elle indiquerait chez « le Prieur » une sorte de remords, voire même de repentir. Car l'abbé Guibourg, c'est très probable, pense sincèrement qu'il n'ira pas brûler en enfer, anticipant en quelque sorte la phrase terrible de Gorki : « **Si tu crois, Dieu existe. Si tu ne crois pas, il n'existe pas** ». Ou bien ce prêtre maudit est-il tout de même croyant et a-t-il peur de l'avenir ? Comme vous me paraissez bien éveillés ce soir, y compris les dames, et que je me sens plus tolérant que d'habitude, je vais vous laisser le choix entre deux interprétations, la justification du péché avec Saint-Luc (« **Il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentir** ») ou la peur des terribles conséquences éternelles avec La Rochefoucault (« **Notre repentir n'est pas tant un regret du mal que nous avons fait, qu'une crainte de celui qui peut nous en arriver** ») ...ça se discute ! Mais dans cette *Affaire des Poisons*, à la fois sordide et fascinante, encore entourée de bien des mystères, le cas de l'abbé Guibourg reste une énigme. Il n'empoisonne pas, il est la main du diable qui « sanctifie » le poison entre la main de la chimiste qui produit et celle de l'empoisonneuse qui distribue. Alors, abbé Guibourg, fou, sadique, fanatique, rapace, obsédé sexuel, antéchrist ou tout simplement manipulateur machiavélique des dames sans conscience de la Haute Société ?

Nous ne savons pas si l'abbé Guibourg va se consumer éternellement dans l'autre monde, et nous pouvons l'espérer car là-bas on doit l'attendre : *iterum venturus est cum gloria judicare vivos et mortuos*, mais sur cette terre, j'anticipe, après avoir confessé « des abominations qu'on ne peut concevoir » écrit La Reynie, il sera supplicié, déchiqueté, brûlé sur un bûcher et ses cendres jetées en Seine. Et ce n'est que justice, car lui et quelques uns de ces prêtres maudits sont allés au-delà de l'orgie, du stupre, de la fornication bestiale, du blasphème, de la profanation des saintes hosties. Ils ont égorgé des nourrissons et des jeunes enfants, achetés ou volés, dont on recueillait le sang dans le calice afin de le boire. Là encore, je préfère vous épargner les détails, me contentant de citer Ravaisson : « **Dubourg l'égorgea (le nourrisson), versa dans le calice et consacra le sang avec l'hostie, acheva sa messe, puis prit les entrailles de l'enfant que la mère Voisin porta le lendemain pour distiller le sang et l'hostie dans une fiole de verre que Mme de Montespan emporta...** » En fait, le rapport de La Reynie montre que ces prêtres sacrilèges firent « une énorme consommation d'enfants préalablement baptisés et ondués » On parle de *plusieurs centaines* de victimes !

Le roi, profondément scandalisé et indigné, décide de créer un tribunal d'exception jugeant sans appel et en dehors de la compétence du parlement. C'est la fameuse *Chambre Ardente* qui se réunit à la lueur de flambeaux dans une salle tendue de noir. Sous la torture ordinaire et extraordinaire, l'empoisonneuse La Voisin parle d'abondance, et donne des noms...des noms prestigieux. La Voisin, la première, est brûlée vive en place de Grève et ses cendres dispersées dans la Seine. Les bûchers s'allument les uns après les autres : trente quatre mises à mort dès les premiers jours. Parmi les personnalités décapitées en place de Grève et « incinérées », il faut évidemment citer la marquise de Brinvilliers (*diapo*) : c'était pourtant une criminelle au petit palmarès car elle n'avait empoisonné que son père, ses deux frères, sa belle-soeur et son mari ! Toutes les empoisonneuses de l'équipe La Voisin sont exécutées : la Lepère, la Filastre, la Vigoureux, la Trianon, la Marie Bosse, la Madeleine Chappelain, et quelques mégères d'importance secondaire. Quelques dames de la noblesse, et leurs amants, qui ne sont pas condamnés à mort sont enchaînés à vie dans un cachot après avoir perdu leur nom, suprême punition : ils n'existent plus. Mais il faut bien avouer que c'est une justice à deux vitesses : sur quatre cents inculpés, cent cinquante seront bannis ou relâchés « eu égard aux relations qu'ils entretenaient avec la magistrature ou l'entourage du souverain ». Le regretté Georges Becker, auteur d'un remarquable travail publié dans la revue *Aesculape (La Bienséance au Grand Siècle)* parle d'un relâchement des mœurs qui confine à l'aberration : « **Cette société si brillante laisse entrevoir parfois, au-dessus même de la corruption extérieure et visible, des abîmes de ténèbres** »

Le roi est tellement horrifié, quand il apprend que Mme de Montespan est compromise, qu'il fait brûler les cahiers de La Reynie, le Lieutenant Général de Police en charge de l'affaire (heureusement pour la vérité historique le magistrat a gardé un double de ces documents). Puis il met fin aux séances de la *Chambre Ardente* par une lettre de cachet. En effet, il est impossible d'arrêter, et même d'interroger Mme de Montespan sans que le scandale éclabousse la personne même du souverain. N'oublions pas que la favorite a donné au roi (et...à la France) sept enfants légitimés. Finalement, Louis XIV tranche : il ne reverra plus jamais Mme de Montespan qui quitte ses appartements de Versailles et se retire dans un couvent. Elle est vite remplacée dans la couche royale, en tant que titulaire, par l'intrigante Mme de Maintenon, et pour varier le menu par quelques nobles dames de la cour toutes heureuses de goûter à l'objet royal pour faire râler leurs copines, et par quelques accortes soubrettes qui n'avaient pas toujours le choix, il faut bien le dire. Mais Louis XIV, avec Mme de Maintenon, va payer son amoralité royale. La Maintenon était une duègne équivoque, intolérante, hypocrite et bigotte à qui son confesseur, le « trigaud et processif abbé Gobelin des Marais » avait imposé, je cite l'historien Philippe Erlanger, « **de faire par pure volonté ce que tant d'autres femmes font sans mérite et par passion** » !

Auparavant, une autre maîtresse de Louis XIV, Henriette d'Angleterre, femme de son frère Philippe d'Orléans, était morte empoisonnée par un verre d'eau de chicorée. La nature du poison n'est pas connue avec certitude (certains mettent en cause le « Vitriol de Lune »), mais ce n'est sûrement pas l'Amanite phalloïde, la malheureuse ayant juste eu le temps de s'écrier, avant de tomber raide morte : « **Il y avait du poison dans l'eau que j'ai bue** ». Ce fut l'occasion pour Bossuet d'écrire la plus belle de ses Oraisons Funèbres sur la vanité et le néant de la destinée humaine, en citant le verset célèbre de l'Ecclésiaste : « **Vanitas vanitatum, omnia vanitas** », *Vanité des vanités, tout est vanité*. Mais Bossuet, dont la morale intransigeante ferme l'espoir à toute réhabilitation de la faute, est tout de même...le père de quelques enfants, de ci de là, nous rappelle Georges Becker, ce qui n'est pas forcément une vanité. Il a écrit un sombre *Traité de la Concupiscence*, où il parle d'« avaler tout le poison », mais c'est au sens figuré, et je livre à votre réflexion la conclusion sur la *felix culpa*, la faute heureuse qui promet tous les bonheurs : « **Nox illuminatio mea** », *la nuit est ma lumière*.

Louis XIV ne s'est pas bien conduit avec ses maîtresses défuntées. Il a plaisanté grossièrement après la mort de Mme de Montespan et d'Henriette d'Angleterre. Quant à son attitude envers le pape Innocent XI « connu pour la pureté de ses mœurs, l'élévation de ses sentiments, la droiture et la fermeté de son caractère », elle est également critiquable, et je tiens à dire bien haut ce qu'il faut penser de ce Saint Père, étant donné tout le mal que je vais dire tout à l'heure des papes corrompus, simoniaques, voleurs, assassins et débauchés. Pour comprendre la haine farouche de Louis XIV jusqu'à la mort d'Innocent XI (naturelle, semble-t-il), il faudrait expliquer les tenants et les aboutissants de la charte de l'Eglise Gallicane, mais ce n'est pas notre souci aujourd'hui. La France qui a parfois de la mémoire, si les Français n'en ont pas toujours (pour rappeler le mot du maréchal) a poursuivi la vengeance du roi jusqu'en...1956, date de la béatification du pape par Pie XII. Mais revenons un court instant à l'*Affaire des Poisons* : curieusement, le rapport du Lieutenant Général de Police ne met en cause que l'orpiment, le « père des poisons » selon La Voisin, et oublie les ptomaïnes (le « jus » provenant des chairs décomposées des enfants sacrifiés) Il ne nous dit pas non plus quelles étaient les autres drogues utilisées par les empoisonneuses dans leurs « cocktails ». Mais on peut se référer à l'inventaire des substances vénéneuses les plus utilisées à l'époque : pour les minéraux, les autres sels d'arsenic, les sels de plomb et de mercure et pour les végétaux la ciguë, l'aconit, la belladone, la jusquiame et quelques champignons difficiles à déterminer. Les historiens décrivent souvent, sans citer leurs sources et sous des noms divers, *Amanita muscaria*, mais nous savons que ce champignon n'est pas mortel. Il s'est probablement révélé utile, en mélange dans les potions, grâce à ses propriétés entérotoxiques et psychotropes.

Le poison : entre bénédiction et extrême-onction

C'est cela la seconde mort, l'étang de feu ! Quiconque ne se trouve pas inscrit au livre de vie fut jeté dans l'étang de feu.

Apocalypse, XX, 14-15

Beaucoup d'empoisonneuses, donc, dans l'histoire de l'Humanité et quelques exceptions célèbres où les hommes se mettent en valeur avec beaucoup de talent et beaucoup de conviction (nous ne développerons pas aujourd'hui l'utilisation du poison considéré comme « auxiliaire de justice » dans les ordalies médiévales). Il s'agit le plus souvent de conspirations politico-religieuses comme sous la papauté du moyen-âge et de la Renaissance dont l'exemple le plus connu, certainement l'un des plus sordides, est celui des Borgia : c'est en l'occurrence un consortium familial du crime dirigé par Rodrigo Borgia, le pape Alexandre VI, celui-là même qui a partagé le nouveau monde entre l'Espagne et le Portugal (*diapo*). Voici donc une exception rare, mais remarquable qui confirme la règle : les assassins par le poison ne sont pas toujours une de ces femmes « menteuses, frigides ou déçues », que l'on imagine volontiers sous les traits de la fée malfaisante empoisonnant la pomme de Blanche Neige...

S'agissant des Borgia, nous entrons de plain-pied, et sur la pointe des pieds afin de ne pas être excommuniés, dans l'histoire scandaleuse de la Rome papale qui n'a rien à envier aux turpitudes de la Rome impériale que nous verrons tout à l'heure. Je précise encore, afin de ne pas être brûlé sur le bûcher, n'ayant aucun point commun depuis longtemps avec Jeanne d'Arc, et encore moins avec l'abbé Guibourg, que nous traiterons d'une époque de la papauté que nous espérons révolue, et qu'il n'est pas question de mettre tous les papes dans la même charrette. Et d'ailleurs je ne dirai pas tout, je rassure les gens honnêtes et pusillanimes, bien conscient, comme l'a écrit Oscar Wilde qu'« **un peu de vérité est dangereux, beaucoup absolument fatal** ».

Même à cette époque où les ambitions étaient dévorantes et la vie d'un homme, fut-il dévot, ne valait pas grand chose, il y eut de bons papes, des saints certainement comme cet Innocent XI dont nous venons de parler. Et des mauvais papes, la honte de la curie, dont la liste exhaustive ferait beaucoup de peine au catholique moyen, hélas privé de tout sens critique. Comme porte-parole et représentant de cette école du vice, nous choisirons Innocent VIII, l'homme de la bulle *Summis Desiderantes affectibus*, qui porta le népotisme à des sommets jusqu'alors inégalés. Mais on peut également fustiger, sans crainte de se tromper, quelques uns des papes simoniaques les plus corrompus, si l'on en croit la *Divine Comédie* de Dante...qui n'est pas mise à l'index : Nicolas III, Boniface VIII et Clément V, entre autres crapules de moindre acabit. Qu'est-ce qu'un pape simoniaque ? C'est un émule de Simon le magicien dont parlent les *Actes des Apôtres*, c'est-à-dire un commerçant de biens sacrés, un trafiquant de sacrements contre de l'argent. C'est d'ailleurs la simonie éhontée, et le nicolaïsme (concubinage des clercs) qui entraînèrent au XI^e siècle la sanglante révolte des *patarins*. Il faut voir et revoir à la *Tate Gallery* à Londres le tableau de William Blake, *The Simoniac Pope*, qui montre le pontife corrompu plongeant en enfer la tête la première.

Et certes, je vous l'accorde, il vaut mieux être simoniaque qu'empoisonneur. Il y eut aussi des papes empoisonneurs, et des papes empoisonnés, et parmi ces derniers parfois des hommes honnêtes et vertueux. Et quelques uns des papes empoisonneurs sont aussi morts empoisonnés. Ainsi va la vie ! Mais n'oubliez surtout pas que les papes criminels étaient tous des brutes primaires, ou des déments homicides pour le plaisir, avides de jouir de leurs présumées prérogatives temporelles. Ils étaient parfois de fins lettrés, des protecteurs des arts et des hommes politiques intelligents et redoutables qui tenaient la dragée haute aux puissants de la terre. Et d'autant plus efficaces qu'ils n'hésitaient pas sur les moyens.

La ville éternelle est alors, et je cite Pétrarque, sonnet 55 *Fiama dal Ciel* « **ce nid de trahison où se couve tout le mal qui se répand dans le monde ; esclave du vin, du lit et de la table** ». Pétrarque savait de quoi il parlait : sa jeune soeur avait été violée par le pape Benoît XII, un Français hélas !, un débauché lubrique et sadique qui mourut « couvert de plaies hideuses ». Les spécialistes de l'Histoire de la Médecine pensent qu'il s'agissait d'une syphilis tertiaire infectée.

Il faut noter que les femmes sont constamment présentes auprès des papes, qu'ils soient bons ou mauvais, soit pour satisfaire leurs vices et leur faire des enfants (Alexandre VI Borgia, par exemple, fut père dix fois au moins, pour ce que nous en savons, mais il est vrai avec des maîtresses différentes, si l'on veut bien admettre qu'il s'agit de circonstances atténuantes !) soit pour régner en coulisse, car ici comme ailleurs, ne nous faisons pas d'illusion, ce sont les femmes qui tiennent le pouvoir et manipulent les matamores. Il leur arrive de faire et de défaire les cardinaux et quand c'est nécessaire elles n'hésitent pas à éliminer les concurrentes par le fer d'un quelconque spadassin. Mais les empoisonnements par la douce main des femmes restent rares, tout au moins dans l'entourage des papes. Ailleurs, les dames vénéneuses se déchaînent, comme cette signora Toffana, « inventeur » de l'aqua-toffana, une solution concentrée à base d'arsenic, qui fait des ravages dans la noblesse (inodore, incolore, et sans saveur, explique Stendahl dans ses *Promenades dans Rome*, une goutte par semaine suffit à faire périr en quelques mois). Il semble que les pontifes, prudents, n'aient pas divulgué leurs secrets aux dames de leur cour. Le crime est ici affaire d'état et de puissance au plus haut niveau : on fait mourir par le fer, la strangulation, l'étouffement, la défenestration, etc...mais quand on empoisonne, on le fait de sa propre main, car ces papes, ne l'oublions pas, sont les héritiers de la Rome impériale et leur connaissance des poisons est prodigieuse, peut-être grâce à la bibliothèque vaticane, qui contient des manuscrits datant des premiers successeurs de saint Pierre...c'est-à-dire de la Rome impériale, spécialiste mondiale des poisons en tous genres. Mais la bibliothèque vaticane est aujourd'hui encore « verrouillée », ce que beaucoup de gens ignorent, et sans doute définitivement.

Les auteurs citent de nombreux papes probablement morts empoisonnés. Je dis probablement morts empoisonnés, parce qu'il faut garder notre esprit critique, surtout quand on touche aux affaires de religion, et d'autant plus quand ces historiens

n'apportent pas de preuve convaincante. Mais quand l'affection mortelle s'accompagne d'une agonie terrifiante en pleine lucidité avec vomissements incoercibles, diarrhée profuse et sanglante, crampes musculaires, le commun des mortels pense poison, et nous, nous disons : ça sent bon l'Amanite phalloïde, n'est-ce pas ? (*diapo*)

Ainsi ont rendu leur âme à Dieu (pour les bons papes) et au diable (pour les mauvais) Jean XI, Jean XIII, Clément II, Benoît IX, Etienne IX, Pascal II, Gélas II, etc... Pour d'autres souverains pontifes de ces époques troublées, nous avons la preuve qu'ils ont bien été empoisonnés, par les témoignages des contemporains, par les indiscretions de l'entourage ou par les aveux cyniques de l'assassin, généralement le pape successeur, donc à l'abri de toute poursuite, tout au moins sur cette terre. Ainsi Vigile est empoisonné par son successeur Pélage en l'an 555, Damase II est éliminé en 1048 par Benoît IX qui disparaît de façon douteuse la même année. Il y a aussi Célestin IV, empoisonné en 1241, seize jours après son élection sans même avoir été consacré, Innocent V, un pape vertueux, tolérant et doux, peut-être trop car il prend la purge fatale en 1304, Clément XIV victime des Jésuites (Voltaire a rendu célèbre le « chocolat foudroyant » des Pères d'Imola), etc, etc... L'année la plus tragique fut celle de 897, où cinq papes se succédèrent et quatre trouvèrent une mort violente, dont Romain 1^{er}, Théodore II, Etienne VI (*diapo*). Ce fut une époque particulièrement noire. Peu de temps avant ces règlements de comptes, avait eu lieu le célèbre *Concile Cadavérique*. Etienne VI, successeur de l'éphémère Boniface VI, mort d'une « crise de goutte » quatre jours après son élection (les médecins et les historiens ont des doutes...) Etienne VI, donc, qui avait un compte personnel à régler avec l'un de ses prédécesseurs, le pape Formose, récemment décédé, fait déterrer le cadavre pour le traduire devant un tribunal. On l'assoit face à ses juges, on l'interroge (?), on le condamne, on lui arrache ses habits sacerdotaux déjà bien moisis et on lui coupe trois doigts de la main droite (c'est une technique « chrétienne » destinée à empêcher définitivement un prêtre de bénir), avant de l'enterrer de nouveau, mais cette fois dans le cimetière des étrangers *inter peregrinorum tumulus*. Tant mieux pour Etienne VI s'il a bien profité de son abominable vengeance : l'année suivante il est à son tour dépouillé de ses habits sacerdotaux, jeté en prison et étranglé. Tout le monde ne peut pas mourir empoisonné... Et Formose est réhabilité, son cadavre redéterré, revêtu de nouveau des habits sacerdotaux et re-enseveli en terre chrétienne, mais sans les trois doigts de la main droite !

Certes, dans cet angoissant milieu, chaque fois qu'un meurtre est commis par le poison, ou qu'un pontife s'en va d'une maladie suspecte, on ne peut pas toujours incriminer la phalloïde, même si le tableau clinique est évocateur. Ce serait injuste et restrictif, car les Saints Pères possédaient sans aucun doute cet arsenal redoutable hérité des Romains, dont nous parlions tout à l'heure. Mais la nature des poisons utilisés reste un mystère. « On aimerait connaître, écrit Pierre Delaveau dans son monumental *Plantes Agressives et Poisons Végétaux, les constituants des poisons célèbres du XVI^e siècle, ceux des Borgia et des Médicis qui ont gardé jusqu'à nos jours leur triste réputation ; s'agissait-il d'extraits de plantes toxiques, de toxines bactériennes ou fongiques ? Mystère qui ne sera sans doute jamais élucidé »*

L'histoire la plus exemplaire est celle du dénommé Jules de Medicis, alias Clément VII, un pape pas plus catholique que ses prédécesseurs. Il fut, disent les chroniqueurs, débauché, avare, ambitieux, voleur, capricieux et tyrannique. C'est lui qui mit le feu à l'Europe pour essayer d'étouffer le protestantisme, et c'est lui aussi qui fut à l'origine de la religion anglicane en refusant le divorce au roi Henri VIII - Henri VIII avec qui, en réalité, il avait un vieux compte à régler. Le Saint Père fut aussi un goinfre égoïste. Grand amateur de champignons, il en avait interdit la cueillette dans les forêts proches de son palais afin de s'en réserver les récoltes. Tout contrevenant à ce décret papal était sévèrement puni, excommunié et quelquefois pendu, selon l'humeur du monarque. Le pape consommait des champignons tous les jours que Dieu faisait (ou plutôt tous les jours où Dieu faisait pousser les champignons !). Le 25 septembre 1534, la justice imminente tomba. On avait servi au bon pasteur un volumineux plat de champignons frais dont il se régala avec démesure. Trois jours après, terrassé par un syndrome toxique qui ne laisse guère de doutes, il succombait dans d'atroces souffrances, selon l'expression consacrée quand on décrit la mort par la phalloïde : « *Infelix papa doluerit sentire interiora sua quasi ex igne comburi* » (Le malheureux pape se plaignit de sentir ses entrailles brûler comme du feu). Son biographe conclut avec cette petite phrase qui nous donne le frisson : « **Les gens attribuèrent sa mort au poison, en accord avec les mœurs de l'époque** »

Quant aux Borgia, les Atrides du Moyen-Age (*diapo* d'Alexandre VI) si leur histoire nous est mieux connue, c'est qu'ils ont dépassé, en famille, les limites de l'ignominie. Parmi les dix enfants reconnus d'Alexandre VI Borgia, on citera volontiers ceux qui étaient nés de la maîtresse préférée du pape, la riche et belle romaine Vannozza Cattanei, dont les deux plus connus sont d'une part le sinistre César Borgia, cardinal de Valence (*diapo*) qui élimina par le poignard quelques malheureux dont l'un de ses frères qu'il jalousait, et d'autre part la belle, la sublime Lucrece (*diapo*) que l'on a sans doute calomniée en la traitant d'empoisonneuse, et qui entra probablement contre son gré, tout au moins au début, dans le lit de son père le pape et dans celui d'au moins un de ses frères, le cardinal de Valence, pour y subir, disent les auteurs, des *étreintes incestueuses*. Lucrece avait été élevée par sa cousine germaine Adrienne de Mila, célèbre par ses aventures amoureuses, et par sa belle-fille la sulfureuse Julie Farnèse, bientôt nouvelle maîtresse du Saint Père. Quand Borgia devint pape, il logea les trois femmes au palais de Santa Maria in Portico, contigu à la chapelle sixtine. Depuis Florence, le prédicateur dominicain Savonarole tonnait contre celles qu'il appelait les « vaches grasses des Samarie ». Mais Savonarole, austère réformateur des mœurs, fut excommunié par le pape Alexandre VI, arrêté, pendu et brûlé.

Victor Hugo, auteur du célèbre drame en trois actes *Lucrece Borgia* (qui est loin d'être son chef-d'oeuvre !) a écrit : « **Prenez la difformité morale la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète ; placez la où elle ressort le mieux, dans le coeur d'une femme, avec toutes les conditions de beauté physique et de grandeur royale qui donnent de la saillie au crime. C'est Lucrece Borgia, l'empoisonneuse, l'incestueuse, l'excrée Lucrece** » Lucrece a accouché de l'un de ses fils, on a du mal à le dire, mais on est bien obligé de le constater, dans la chapelle Sixtine, sous les fresques de Botticelli. Je vous rappelle également le mot terrible de l'humaniste Sannazaro : « **Elle est la fille, l'épouse et la bru d'Alexandre VI** ». Pour vous donner une idée plus claire des mœurs de l'époque, je citerai le cérémoniaire papal Jean Burckard qui nous décrit la fin d'un repas, la veille de la Toussaint 1501 : « **Cinquante dames galantes renommées dansèrent avec les serviteurs, puis se mirent toutes nues et l'on jeta des châtaignes qu'elles ramassèrent en rampant**

entre les chandelles enlevées de la table. On exposa ensuite des manteaux de soie promis à ceux qui leur donneraient les marques les plus nombreuses de leur virilité ». Pour en revenir à Lucrece, et c'est peut-être une circonstance atténuante, il faut préciser que ses maris et plusieurs de ses amants furent assassinés par le consortium du crime, soit du poignard même de son frère César, soit par un autre spadassin sur l'ordre de son père le pape, responsable des intérêts de la famille. Parmi les victimes, le jeune camérier Perotto, retrouvé noyé dans le Tibre, mais il avait eu le temps de faire à Lucrece son premier enfant qui fut déclaré par une bulle secrète « fils du pape et d'une inconnue ».

Quant à lui, l'abominable Alexandre VI Borgia (*diapo*), quand il tuait de sa propre main, il n'utilisait pas le poignard ; il avait horreur du sang et il était beaucoup plus compétent avec l'arme des femmes. On cite mille histoires effroyables sur ses façons de donner la mort, allant même jusqu'à empoisonner les hosties consacrées. « **Alexandre VI dont la félonie, la cupidité sans bornes, l'ambition forcenée sont devenues légendaires avait eu d'illustres modèles en Boniface VII, Innocent IV et Clément V, à qui il emprunta notamment la manière d'empoisonner les hosties avant la consécration** » écrit Roland Villeneuve dans son livre célèbre *Les Poisons*. Mais dans ce domaine, les pontifes n'ont rien inventé, les impératrices de Byzance avaient déjà perfectionné la méthode, avec la complicité du clergé, bien entendu. Borgia n'hésitait pas, comme notre amie Locuste, à expérimenter ses mixtures in vivo, c'est-à-dire sur un invité sans méfiance (*diapo*). Il était machiavélique et savait faire mourir très vite s'il voulait jouir de l'angoisse de sa victime et la voir crever sous ses yeux, ou très lentement s'il ne voulait pas ébruiter l'affaire. Syndrome tardif, vous avez compris, on retrouve là notre élixir phalloïdien. Le poison le plus courant était la fameuse « cantarella », un concentré de ptomaines dont nous donnons la recette à ces dames, en précisant que désormais nous n'accepterons plus d'invitation à déjeuner : vous prenez un porc suspendu tête en bas et battu jusqu'à la mort, vous sortez les entrailles que vous soupoudrez d'acide arsénieux, vous laissez avancer la putréfaction pendant quelques jours et vous recueillez le liquide qui s'écoule, votre fond de sauce est prêt... Il ne vous reste plus qu'à offrir « **ces poisons qui rendent le vin meilleur et font vider le flacon avec plus de plaisir. Vous vous croyez ivre, vous êtes mort** » s'écrit Maffio dans la tragédie de Victor Hugo. Ce pape, qui avait des idées originales sur la religion dont il était le chef spirituel (entre autres curiosités, il niait les textes deutérocanoniques, à l'instar des juifs et des protestants) ne manquait pas d'humour macabre : au cardinal qui lui citait la parole d'Irénée de Lyon « **La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant et la vie de l'homme, c'est la vision de Dieu** », il répondit « **C'est ainsi que nous voyons, et voyez avec nous** » et il servit à l'infortuné un...rafraîchissement radical.

Alexandre VI est lui-même mort de la façon dont il a vécu, victime d'un poison terrifiant. Les historiens bien élevés, ou qui ont besoin de l'imprimatur, parlent de « crise de paludisme foudroyante », mais cette mort brutale évoque l'action imparable d'une « cantarella ». Le marquis de Mantoue raconte que le corps « **est entré en putréfaction, sa bouche s'est mise à répandre l'écume, comme une marmite qui est sur le feu...Il a aussi monstrueusement enflé, de telle sorte qu'il n'avait plus forme humaine et qu'il n'y avait plus de différence entre la longueur et la largeur du corps. Un portefaix l'a traîné au moyen d'une corde qu'il lui avait attachée au pied, du lit mortuaire au lieu de sépulture, car personne ne pouvait le toucher** » Doux Jésus !

Quittons sans regret ce milieu nauséabond où proliféraient, comme l'a écrit Victor Hugo dans une belle envolée « **toutes les passions se tenant par la main, toute la turpitude et tout l'orgueil humain, (...) dol, parjure, impureté charnelle, tous les forfaits connus et tous les inconnus, tous les crimes masqués et tous les vices nus** ». En comprenant, à défaut de l'admettre, que cette amère vérité ne soit pas délivrée au *vulgum pecus*, le vulgaire peuple que nous sommes, vous et moi, messieurs dames. La sagesse orientale nous fera conclure cet épisode sordide avec le mot de Lao-Tseu, fondateur du taoïsme, un mot extrait du *Dao De Jing* (Le Livre de la Voie et de la Sagesse) écrit six siècles avant J.-C. : « **Celui qui sait ne parle pas. Celui qui parle ne sait pas** ». Reste à savoir si nous avons trop parlé aujourd'hui...ou pas assez.

Les grands de ce monde n'ont pas été épargnés par le poison, et comme je sais que vous préférez la mort par la phalloïde plutôt que par l'arsenic, substance vulgaire à peine digne de La Voisin, je vous entraîne rapidement vers la couche mortuaire de l'empereur germanique Charles VI, l'homme qui a ratifié le traité d'Utrecht (vous vous souvenez ?), l'inventeur de la pragmatique sanction. Ce prince a succombé après avoir absorbé un délicieux plat de champignons, délicieux certes mais vénéneux. On ne sait pas qui a commandé le « contrat », comme on dirait aujourd'hui, mais la disparition du monarque déclencha un conflit qui mit l'Occident à feu et à sang, ce qui fit dire à Voltaire : « **Un plat de champignons précipita l'histoire de l'Europe** »

Je suppose que vous ne fréquentez pas non plus Alexis 1^{er} Michailovitch, prince des Romanoff, tsar de toutes les Russies (*diapo*) Vous avez tort. C'est lui qui a étendu le territoire de la Russie jusqu'à la mer Caspienne et au nord de l'Asie jusqu'à l'océan Pacifique. C'est lui aussi qui a combattu la révolte paysanne du cosaque du Don Stenka Razine, finalement capturé et écartelé, sans autre forme de procès. Bref, nous ne sommes pas ici pour combler les lacunes de votre instruction bâclée. Chemin faisant, le tsar a accumulé beaucoup de rancunes, il s'est fait beaucoup d'ennemis et il est temps qu'il meure. Sans méfiance, car c'est un repas familial un jour de Carême 1676, il se régale d'un plat de champignons secs cueillis l'automne précédent. L'agonie est courte mais douloureuse et la mort inexorable. Nul n'a jamais su qui a préparé le repas fatal, ni même *officiellement* qui a dirigé la main de l'assassin. On sait seulement que le festin a fait d'autres victimes, mais dans ce genre d'affaires, la mort des innocents n'a jamais préoccupé les liquidateurs, agissant ici très probablement sur l'ordre du propre fils du tsar, Pierre le Grand, un sentimental qui n'hésita pas à faire exécuter, quelques années plus tard, son propre fils le prince Alexis Péetrovitch (le jeune homme, accusé de conspiration, mourut en prison d'une « maladie » foudroyante.) Etrange coïncidence, si l'on peut parler de coïncidence, Nathalie Narychkine, la propre épouse du tsar Alexis 1^{er}, qui avait échappé à l'empoisonnement collectif de 1616, succombera quelques années plus tard, savez-vous comment ? ..après avoir consommé un plat de champignons secs. Bis repetita placent ! On peut dire que la malheureuse n'avait pas de mémoire, ou qu'elle était particulièrement naïve. En tous cas, si vous oubliez l'histoire de la Russie et celle du prince Romanoff, vous vous souviendrez au moins que l'amanite phalloïde est mortelle et *qu'elle reste mortelle, même à l'état sec*. Et vous aurez fait un pas de géant en mycotoxicologie !

Honnêtement, et sans tresser aux femmes une couronne de gloire, il faut bien reconnaître qu'elles ne sont pas directement responsables de ces meurtres pour raison d'état. Tout au plus ont-elles quelquefois armé la main de l'assassin, et c'est déjà pas mal. Et quelquefois, elles sont victimes de leur passion pour un homme malfaisant, il y en a quelques uns... Par exemple Mr Girard (*diapo*), inventeur ingénieux d'une escroquerie à l'assurance, une grosse affaire que nous avons racontée il y a quelques années lors des Journées Mycologiques d'Entrevaux. Mr Girard était un empoisonneur redoutable qui trucidait ses amis après les avoir assurés sur la vie. Courtier en assurances, il avait de gros besoins d'argent, ce sont des choses qui arrivent. Comme il était le fils d'un pharmacien mycologue (il y en a, dirait notre ami Pierre Roux !) et que son père vertueux le mettait souvent en garde contre les champignons vénéneux, il eut l'idée machiavélique d'utiliser l'Amanite phalloïde (*diapo*) pour renflouer ses finances. Il invitait de temps en temps un bon ami qui, après un apéritif généreux, dégustait un plat de champignons à s'en lécher les doigts et rentrait chez lui, repu, heureux de l'amitié et de l'hospitalité de ce bon Mr Girard. Quelques heures plus tard, il était pris de vomissements et de coliques... on connaît la suite. Le malheureux s'en allait dans d'atroces souffrances, privant Mr Girard d'une amitié sincère.

Une des égéries de l'assassin, sa femme Jeanne (*diapo*) ou l'une de ses deux maîtresses (*diapo*) car le bougre avait du tempérament, s'en allait encaisser les primes d'assurances. Mais tant va la cruche à l'eau... Les compagnies d'assurances sont alertées par ces morts naturelles un peu trop fréquentes, et le sinistre quatuor est arrêté. On prépare le procès qui sera à sensation, n'en doutons pas, et c'est alors que Mr Girard joue un bon tour à la société. Il s'empoisonne en prison et laisse ses trois femmes en pâture à la justice (*diapo* du procès). Elles seront condamnées à la prison à vie : le tribunal n'avait pas apprécié l'ultime plaisanterie de Mr Girard !

La Rome impériale : un débit de poisons

Essayer de lutter contre les maux envoyés par les dieux, c'est faire preuve de courage, mais c'est aussi folie : jamais personne ne pourra empêcher ce qui doit fatalement arriver.

Euripide (Hercule furieux)

Et nous arrivons maintenant à l'extraordinaire Locuste. Si elle est la vedette de notre journée, c'est parce qu'elle savait donner la mort de maintes façons particulièrement élaborées, et surtout parce qu'elle maîtrisait à la perfection la technique d'empoisonnement par la phalloïde. Mais elle n'était que le bras armé de criminels féroces, sans pitié, sans scrupule, sans honte et sans remords, même s'ils ne sont pas cités, on se demande pourquoi, parmi les bourreaux de l'humanité. En réalité, ce sont eux les héros de l'histoire, chez les hommes les derniers empereurs de la dynastie julio-claudienne, les successeurs dépravés d'Auguste et de Tibère, c'est-à-dire Caligula, Claude et Néron, et chez les femmes quelques hystériques et nymphomanes, flamboyantes dans la démesure, comme Messaline, Agrippine et Poppée.

Je dois au préalable vous ôter encore quelques illusions. Quand un historien bien élevé évoque le premier siècle de la Rome impériale, il ne manque pas de disserte sur la « pax romana », la douce paix romaine, voire même de chanter comme le fit Edward Gibbon (auteur de *l'Histoire du Déclin et de la Chute de l'Empire Romain*) « le siècle du bonheur ». Le bonheur ! Quand nous lisons les auteurs latins qui ont « couvert » les événements de cette époque, comme on dit en style journalistique, et surtout les deux plus grands historiens de la Rome antique que nous avons cités tout à l'heure, nous voulons dire Tacite, l'auteur de « **l'oeuvre la plus puissante en prose romaine** » selon Will Durant, et Suétone « **le plus intègre, le plus honorable, le plus savant** » affirmait Pline le Jeune, lorsque nous les lisons, nous sommes saisis d'écœurement et d'horreur. Si l'on excepte les chapitres consacrés aux exploits des armées romaines, les *Annales* de Tacite ne sont qu'une longue et angoissante litanie de sévices, de meurtres et d'abominations. Régulièrement, la noblesse romaine, la magistrature et le sénat sont décimés par des purges inexorables : des centaines de malheureux sont mis à mort par le fer, le poison, la torture et la faim, quand ils ne sont pas contraints au suicide, selon les moeurs judiciaires de l'époque. Il faut relire l'histoire sans préjugé, car « **nous sommes portés à admirer de confiance ce qui est éloigné de nous dans le temps et l'espace** » dit Tacite, *major e longiquo reverentia*. Un petit exemple entre autres : l'empereur Tibère, qui a saigné l'élite romaine, avait inventé mille tortures pour se distraire dans sa villa de Capri. L'une des plus amusantes consistait à jeter ses victimes (des opposants, des suspects, des tièdes, des trop riches, des pas assez serviles...) dans la mer du haut la falaise, alors qu'en bas les marins de la flotte impériale les attendaient pour les achever à coups de rames et de crochets. Le bouillonnement sanglant amusait beaucoup ce prince raffiné.

Et pendant que l'on juge au grand jour, et sur délations sollicitées, des inculpés déjà condamnés, avant même une caricature de procès, à s'ouvrir les veines dans l'eau tiède de leur baignoire (le sang coule plus vite) ou à être égorgés, pendant ce temps là, dans l'ombre, on empoisonne sans trop de risques les gèneres, les rivaux, les enfants de l'autre clan (généralement les neveux ou les cousins), les conjoints des amants ou des maîtresses, les oncles à héritage, le voisin qui réussit trop bien, etc... Même les petites gens, comme vous et moi, ne sont pas à l'abri d'un geste attentionné. Celle image amusante (*diapo*), extraite d'un album d'*Astérix*, évoque une réalité saisissante : à Pompéi, on a retrouvé les corps de dames bien conservées pour leur âge (et pour cause, elles étaient solidifiées dans la lave) Eh bien, la plupart de ces créatures portaient des bagues creuses sous le châton.

C'est que les Romains, grâce à leurs conquêtes de Grèce, d'Egypte et du Moyen-Orient, sont devenus d'éminents toxicologues et les plus sinistres empoisonneurs de tous les temps... jusqu'aux Borgia. Ils utilisent *larga manu* les poisons minéraux comme l'orpiment (*arsenicum ponticum*) ou le réalgar (*sandaracha*), les poisons animaux comme le venin de vipère, la samandarine, la bufotoxine, les ptomaines de sang de boeuf ou d'homme, (c'est le « jus » de cadavres décomposés : Annibal, Midas, Thémistocle avaient jadis été victimes des ptomaines et les Borgia n'inventeront rien, ils

perfectionneront les méthodes). Canidie « à la hideuse face » disait Horace, l'une des empoisonneuses les plus redoutées, sacrifiait des enfants volés et se servait de leur moëlle « mêlée à des oeufs teints du sang de crapaud » Parmi les innombrables poisons végétaux, l'arme de choix, la préférée des amateurs compétents, c'était évidemment l'Amanite phalloïde, parce qu'elle traite l'importun radicalement, mais lentement, et qu'une seule prise suffit. Et puis elle est de goût agréable (demandez au Dr Bastien !) donc la victime consomme en toute quiétude le plat « médicamenté ». Elle est d'effet tardif, donc l'attention des témoins et des médecins ignares (pléonasme !) ne sera pas alertée. Et surtout, en cette époque de Lumières, elle provoque une mort atroce, après une agonie terrifiante, en pleine lucidité (*diapo* d'*Amanita phalloïdes*). Cette horreur permet à des assassins sadiques de savourer leur vengeance, en guettant chez leurs victimes les premiers malaises et l'apparition de l'angoisse quand elles ont enfin compris ce qui leur arrive.

⌘ Déjà au temps de la République, les empoisonnements se multiplièrent à tel point que le législateur dut s'en occuper. Il était admis que ce crime *était plus communément commis par les femmes*, d'où cet adage latin « **adultera ergo venefica** » (empoisonneuse pour l'adultère). Pour Juvénal, misogyne convaincu, toutes les femmes étaient coupables de « savoir mêler le poison au bon vin » (il y aurait donc pire que l'eau dans le vin ?) Tite-Live raconte : « **Un grand nombre de morts subites, toutes avec les mêmes symptômes, jetèrent tout à coup l'effroi dans la société romaine. Une esclave dénonça le complot formé par une vingtaine de dames de la haute société qui se livraient à la composition de breuvages empoisonnés pour se défaire de ceux qui leur déplaisaient ou ceux dont elles voulaient recueillir la succession** » C'était une sorte de club Tupperware où ces dames, en papotant, s'échangeaient leurs recettes. Devant le juge, elles affirmèrent pour leur défense que les breuvages saisis étaient des remèdes. Qu'à cela ne tienne, dit le juge (probablement un homme marié), vous allez les avaler. Ceci s'appelle une expérience *in anima vira*, sur le vivant. Et c'est ainsi qu'une justice collective fut rapidement rendue, à peu de frais : pas une dame du « club » n'en échappa ! Il est impossible de recenser toutes les victimes du poison à Rome : la loi Cornelia de *Sicariis et veneficiis* affirmait : « **Plus est hominem extinguere veneno quam occidere gladio** » (il meurt plus d'hommes par le poison que par le glaive)

Vous n'avez certainement pas oublié Arminius, ce chef des Chérusques protégé d'Auguste, celui qui a massacré les légions de Varus dans les défilés de Teutberg et qui est mort empoisonné « pour avoir aspiré au titre de roi » ; Drusus Julius César, fils unique de Tibère, empoisonné par Séjean (amant de Livilla, l'épouse de Drusus et ami d'Eudème son médecin marron) ; le préfet du prétoire, Germanicus, empoisonné par Tibère son oncle ; Marcellus, le neveu d'Auguste, mort à dix-huit ans, empoisonné par Livie, une redoutable celle-là. Elle mériterait une place dans notre soirée : troisième et dernière femme de l'empereur Auguste, on sait qu'elle était encore l'épouse d'un ancien partisan de Pompée lorsqu'elle devint la maîtresse d'Auguste, lui-même marié à Scribonia, déjà deux fois veuve (de façon pas très claire) et bientôt décédée (de façon très suspecte). Tacite rapporte qu'Auguste « **épris de la beauté de Livie l'enleva à son mari et l'établit chez lui encore grosse** » ! « **Livie cachait une ambition dévorante, dit encore Maleissye, elle possédait l'esprit, le sang froid et l'insensibilité des grands politiques. L'épouse savait même à l'occasion jouer l'uxor facilis, pourvoyeuse de chair fraîche qu'elle introduisait à point nommé dans le lit de son vieux mari...** » Elle fit disparaître une dizaine de jeunes beautés vénéneuses mais grâce à des figues fraîches soupoudrées d'arsenic !

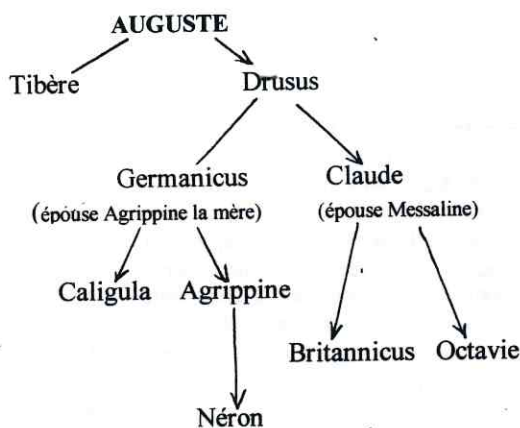
⌘ Et voici pour terminer ces généralités quelques exemples de la « civilisation » romaine. Disons un mot de la mort de Cicéron, à qui Georges Becker, qui n'était pas qu'un mycologue, a consacré une thèse célèbre. Le plus grand orateur romain avait soutenu Octave contre Antoine, mais c'est Antoine qui gagna (provisoirement, puisqu'il perdit la dernière manche et se suicida, comme sa maîtresse Cléopâtre) et Plutarque nous décrit sobrement la vengeance de cet homme délicat : « **On lui coupa la tête et les mains car elles avaient écrit Les Philippiques** [des harangues contre Antoine] **Antoine fit placer la tête et les mains au-dessus de la tribune, spectacle qui donna un frisson d'horreur aux Romains** »... Dion Cassius cite le cas de ce ministre de Sévère qui, mariant sa fille au fils aîné de l'empereur « **fit castrer cent romains libres afin qu'elle eût à sa cour des eunuques comme une reine d'Orient** »... Quand Séjean, le préfet de Tibère, eut été étranglé après d'abominables forfaits, on emprisonna son petit garçon et sa petite fille afin de les immoler. Mais la loi romaine interdisait qu'on exécutât une vierge : alors le bourreau *viola la fillette avant de l'égorger*.

⌘ N'oublions pas que nous sommes encore au début de l'empire, donc très loin de la fameuse « décadence romaine », célèbre pour ses débauches. Et pourtant, le médecin d'origine grecque Sopranos d'Ephèse, le promoteur de la gynécologie à Rome, celui qui donne de parfaites observations sur les organes reproducteurs externes du sexe faible, affirme qu'il ne reconnaît et n'observe jamais l'existence de la membrane hyméniale dont il finit par nier l'existence chez les filles de race romaine ! (*diapo* : gravure extraite de la revue *Histoire de la Médecine*) La théorie du Dr Sopranos prouve qu'il n'avait pas examiné de très près les six Vestales, ces vierges chargées d'entretenir le feu sacré et vouées à la chasteté, et l'on sait que celles qui perdaient leur vertu -et qui se faisaient prendre- étaient enterrées vivantes. Il y avait donc à Rome six jeunes filles présumées pures, si tant est que virginité soit synonyme de pureté (ces Romains étaient bien naïfs, sexuellement parlant) ou alors le bon docteur, gynécologue de la maison, établissait des certificats médicaux de complaisance pour les vierges rafistolées. Déjà ! Ceci dit, nous savons que nous entrons maintenant dans un domaine où règne la bestialité à l'état pur : le sexe effréné et la mort violente... Il faut bien préciser cependant que les débordements qui sévissaient à la cour n'empêchaient pas les administrations et les services publics de faire leur travail efficacement, sans doute parce qu'il y avait *dix fois moins* de fonctionnaires qu'aujourd'hui, ni l'armée de poursuivre ses conquêtes. Les généraux étaient d'ailleurs plus en danger quand ils étaient près des princes que sur le front à la tête de leurs troupes !

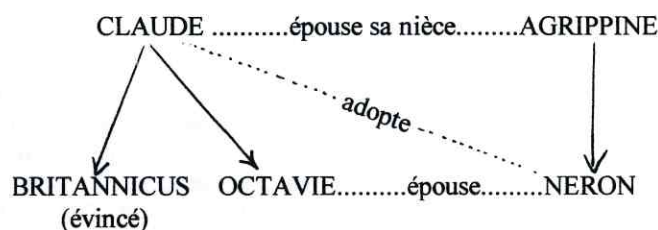
⌘ Venons-en enfin à l'héroïne de notre soirée, la sinistre, effrayante et néanmoins admirable Locuste (*diapo*). Cette toxicologue en tous genres, cette mycologue distinguée, était d'origine gauloise (cocorico !) et avait tenu une boutique de poudres et onguents sur le pont, au mont Palatin, haut lieu du commerce romain. Son nom est un sobriquet et montre que les Romains ne manquaient pas d'humour. *Locusta* signifie sauterelle, mais cette sauterelle là était pire que les criquets qui ont fait la réputation de l'une des plus terribles plaies d'Egypte. Elle n'avait pas, paraît-il, que le vice d'empoisonneuse

(*diapo* : sauterelles accouplées) Mais croyez moi, il vaut mieux la rencontrer dans cette position *ad morae ferrarum* qu' autour d'une table, au moins on la domine. Jean de Maleissye, auteur d'une *Histoire des Poisons* qui fait référence à clairement exposé le niveau de ses connaissances : « **Locuste connaissait toute la pharmacopée toxique de l'époque. De l'inévitable lièvre de mer aux différents sulfures de mercure ou d'arsenic en passant par l'aconit dont la culture et la récolte n'avaient pas encore été interdites, rien ne lui était étranger. Elle savait où et comment se procurer les substances les plus vénéneuses et les mieux adaptées aux « contrats » que certains n'hésitaient pas à passer avec elle. Sa véritable notoriété, elle la devait à sa science des mélanges, car elle savait à merveille associer et mêler les matières toxiques** » On se perd en conjectures sur le passé de cette marchande de mort qui semble avoir sévi à plusieurs reprises, peut-être sous Tibère, plus probablement sous Caligula, dont on connaît le penchant pour les poisons, et probablement à l'instigation de ces hauts personnages...puisqu'elle était toujours en vie. Son véritable métier, je vous le donne en mille, était cuisinière. Mais depuis longtemps personne ne goûtait plus à ses petits plats...une fois peut-être ? On la tenait enfermée en instance d'un jugement qui ne venait jamais. A notre humble avis, on la gardait surtout « en réserve » de l'empire, et on la surveillait nuit et jour comme une bête fauve, même quand elle allait dans les bois « herboriser » !

¶ L'arbre généalogique des premiers empereurs de Rome, ceux de la dynastie julio-claudienne, pratiquement tous des tyrans et des fous, est compliqué. Comme je ne suis pas certain que vous l'avez bien en tête, je vous ai fait un petit résumé pour saisir la situation, avec un graphique limité aux personnages qui nous intéressent :



Ce schéma correspond au texte de la page 12



Ce schéma correspond au texte de la page 14

On note tout de suite qu'Agrippine la Jeune (c'est la nôtre) est la soeur de Caligula. Elle est aussi la nièce de Claude avant de devenir sa femme. Néron est le fils d'un précédent mariage d'Agrippine, mais il sera adopté par Claude aux dépens de son propre fils Britannicus. Quant à Octavie, soeur de ce dernier, elle deviendra l'épouse de Néron. C'est simple en apparence, mais en réalité il gravite autour de ce beau monde des demi-frères, demi-soeurs, cousins et cousines qui vont sérieusement compliquer la situation. Tous sont descendants légitimes, adultérins officiels, ou par quelque saillie reconnue, de l'empereur Auguste. Et il existe dans cette lignée plusieurs tares transmissibles dont une épilepsie (maladie *neurologique*) et une démence (maladie *mentale*), que la pratique du pouvoir absolu va exacerber. « Le pouvoir qui rend fou », même quand on ne l'est pas trop au départ, c'est d'ailleurs l'objet de nombreux travaux publiés au XIX^{ème} siècle par le professeur de médecine Lacassagne, qui appela cette folie la *césarite*.

¶ Caligula (*diapo*), fils de Germanicus, empereur en exercice au moment où commence notre histoire, est un fou furieux. C'est un dément redoutable, spécialiste des poisons, probablement à l'école de Locuste (il a inventé le poison « columbien » dont on a perdu la recette), assassin (il a étouffé son oncle Tibère dans une couverture après lui avoir administré un « poison lent ») débauché, pédophile incestueux par tradition ou par vocation familiale : c'est lui qui a défloré ses trois petites soeurs, dont Agrippine, et la plus âgée avait à peine treize ans ! C'est un épileptique, évidemment, un schizophrène et un sadique qui adore voir torturer les prisonniers quand il ne participe pas en personne à la fête. Il a lui même été drogué à l'opium par sa quatrième épouse Césonie « dont la grande beauté n'était assise que sur une petite vertu » nous dit Jean de Maleissye, et qui sortait la nuit avec les uns et les autres, bien qu'elle se prétende très amoureuse de son féroce mari...Mais vous connaissez le mot de Virgile, dans l'*Enéide* : « **Varium est mutabile semper** » Les auteurs anciens rapportent quelques histoires comiques ou tragiques sur le comportement de ce fou. Un jour il nomme consul son cheval Incitatus, l'habille en conséquence, lui fait construire une écurie de marbre et le nourrit avec de l'avoine dorée. Une autre fois, il assiste à l'inauguration du pont de Pouzzoles, et pour fêter l'événement, il fait précipiter à la mer tous ceux qui l'ont construit. Spécialiste du viol et souvent du viol suivi de meurtre, il exige ce que l'on appellera plus tard le *droit de prélibation*, c'est-à-dire plus vulgairement le *droit de cuissage*. Pas étonnant, dans ces conditions, que les conjurations se succèdent et soient sévèrement réprimées. L'empereur est enfin assassiné par les soldats de sa garde, sa femme Césonie, dont le superbe corps a donné tant de joies à tant de priapiques, est percée par le glaive d'un légionnaire, et sa petite fille a

la tête brisée contre la muraille. C'était de haute philosophie, et nous l'avons déjà vu pour l'exécution des enfants de Séjean : moins on laissait de successeurs, plus on diminuait les risques de vengeance.

☛ Claude (*diapo*), fils de Drusus, petit-fils d'Auguste, neveu de Tibère, s'est réfugié derrière une tapisserie pendant qu'on embroche son neveu Caligula. Il est déjà âgé, aujourd'hui on dirait qu'il frise la cinquantaine et il a échappé, en faisant l'idiot, à l'épuration sanglante de Tibère et à la démence sadique de Caligula. Il n'est pas aidé par la nature (*claudus*, en latin, signifie *boiteux*, de là l'origine du mot *claudication*). Il n'est pas que boiteux, il est aussi bête et épileptique. Il est tellement peureux qu'il manque s'évanouir quand un centurion, le glaive à la main, le sort de sa cachette. Mais ce n'est pas pour le tuer, c'est pour l'amener, en le soutenant, auprès d'un groupe de conjurés qui crient : « **Vive l'empereur Claude !** », tant il est vrai, pour la tranquillité des hommes politiques, qu'il vaut mieux voter pour un président débile que pour un dictateur sanguinaire *Toute ressemblance avec des personnages existant ou ayant existé ne serait que pure coïncidence...*

Claude avait donc échappé à Tibère, à Caligula et aux tyrannicides. Mais le malheureux n'avait pas échappé à ses femmes. La première, compréhensive, était morte le jour de leurs noces. Avertissement sans frais ! Les deux suivantes, Paetina et Urgulanilla, impudiques, débauchées et nymphomanes furent répudiées. Vint alors, et c'est ce qui s'appelle tomber de Charybde en Sylla, la trop célèbre Messaline, fille de Barbatus Messala, un cousin germain de Claude, *débauchée* dit Larousse, *prostituée* affirme Victor Duruy, *infâmie faite reine, vivante abomination, scandale des vieilles filles* ajoute Paul Moinet, peut-être tout simplement une malheureuse un peu trop vorace, un peu trop portée sur le mâle, comme il y en a toujours eu, comme il y en a encore et comme il y en aura toujours. *Tota mulier in utero*, disaient déjà nos amis romains. C'était, dit l'historien Decourville « **une lourde beauté brune, aux formes épaisses, à la santé exubérante** » (*Diapo*). Evidemment, vous n'êtes pas enthousiasmés, messieurs. Mais il faut se référer aux canons de l'époque et considérer que Messaline était aussi appétissante que la plus belle des *top models* actuelles (*diapo*)

Le poète Juvénal l'a stigmatisée dans ses *Satires* : « **Dès que Claude s'était endormi, l'impératrice courtisane s'échappait et entraînait dans un bordel, dans une cellule qui était la sienne. Et alors, nue, les seins retenus dans une résille d'or, elle s'offrait, sous le nom menteur de Lysisca, et donnait en spectacle ce ventre qui t'avait porté, noble Britannicus. Elle accueillait les clients avec des cajoleries et demandait de l'argent ; et puis elle s'en allait, brûlant encore d'un spasme, épuisée de l'homme mais non lassée, et le teint blafard, souillé par la fumée de la lampe, elle rapportait au lit sacré la puanteur du lupanar** ». Juvénal, c'est celui qui a inventé l'expression célèbre *mens sana in corpore sano* (un esprit sain dans un corps sain), mais il est aussi mesquin et venimeux, et il aime les ragots. Oui, mais l'honnête Tacite, le scrupuleux Tacite, la déontologie vivante des historiens, n'hésite pas à écrire : « **Jam Messalina facilitate adulteriorum in fastidium versa, ad incognitas libidines profluebat** ». Faut-il que je traduise ? *Messaline, dégoûtée de l'adultère par sa facilité, se livrait à des débauches inconnues*. Cette nymphomane était donc une Vénus vulgivaque ! Nous ne savons pas si elle possédait la *licentia stupri*, cette « mise en carte » qui autorisait la pratique du métier (ou de l'art) ou si elle faisait partie des *prostibulae*, les clandestines. Nous savons seulement que sous son nom de guerre elle ne payait pas le *meretricium* (*diapo* extraite d'*Histoire de la Médecine*) cette taxe imposée aux prostituées qui exercent leur art dans un lupanar, maison de passe imitée du dictérion grec, et dont l'accès était fléché par les fameuses enseignes en forme de « priape orgueilleusement érigé », comme celles que l'on a retrouvées dans un bordel de Pompei. Certes, mais même si elle « travaille » dans un bordel sous un pseudonyme, l'impératrice reste l'impératrice. On imagine que les tenanciers du lupanar ne voulaient pas d'ennuis avec la *police des mœurs* de l'époque. Et la police en question, qui connaît la musique (et les jugements sommaires) pas d'ennuis avec l'entourage de l'empereur !

La description de Juvénal nous laisse entendre que l'impératrice n'appartenait pas aux courtisanes de haut niveau, les Cléo de Mérode ou les Diane de Pougy de l'époque. Mais elle avait sa couche dans un lupanar, elle ne militait donc pas chez les *alicarsae* ou boulangères (qui recrutaient sur le seuil des boulangeries en offrant des petits pains en forme de phallus), ni chez les *copae* ou cabaretières (les « serveuses montantes » de nos jours), ni chez les *bustuariae* qui hantaient les cimetières pour les maniaques d'ébats sépulcraux, encore moins chez les *diobolariae* qui officiaient dans la rue, on imagine comment, pour deux oboles (quelques francs actuels). Et après tout, cela ne vous regarde pas et ce n'est pas notre problème, et c'est pourquoi la décence nous interdit de vanter la haute spécialisation de quelques unes de ces dames comme la belle Thaïs célébrée par Martial dans ses *Epigrammes*. Nous ne formulons aucune critique à l'égard des hétaires, en nous souvenant que la peu farouche Agar a détourné le vénérable macrobite Abraham de ses responsabilités conjugales, que Bethsabée, femme d'Urie, a dispensé ses charmes avant de s'offrir David, et que parmi les 700 femmes et les 300 concubines du roi Salomon, quel homme ! « **le recrutement massif laisse supposer des dévouements mercenaires** » écrit Claude Maillard. Personne, à notre connaissance, ne jette la pierre à Phryné, la belle courtisane, que son avocat fit acquitter en la montrant nue à ses juges. Ni à Laïs, dont les prestations étaient très onéreuses, mais qui s'adonnait à quelques béguins, comme en témoigne son aventure avec le vilain Diogène. Pas même à la belle et peu vertueuse Astasie, compagne de Périclès, le maître tout puissant d'Athènes et qui, selon Plutarque, lui « servait de maquerelle, en lui rabattant des bourgeoises de la ville dont il jouissait » Cela ne nous regarde pas...tout bien réfléchi, ce n'est pas certain. Un dicton romain n'affirmait-il pas que les dames qui offrent leurs caresses ne versent jamais du poison à l'homme qu'elles enchantent ? Erreur grossière : les empoisonneuses *aussi* donnent leur corps, même gratuitement, et Madame Agrippine ne s'en privait pas. Cette araignée-là aussi tissait sa toile, mais elle ne croquait pas toujours le mâle après les transports !

Quelques historiens modernes, qui essaient de réhabiliter Messaline, tout au moins partiellement, affirment qu'au début de son mariage elle avait repoussé plusieurs tentatives très insistantes pour la renverser sur la couche, celles de son beau père Silanus d'abord, un triste sire un peu moins vieux que Claude mais tout aussi puant, celles du sénateur Vinicius, un beau gosse prétentieux, et surtout celles de Valerius Asiaticus, qui a déjà tombé toutes les femmes de la cour (à vaincre sans péril...) et qui, tel un bouc en chaleur, la presse dans les coins et essaie de la culbuter pour lui imposer son...je dirai son point de vue. Valerius Asiaticus, à qui Messaline avait fait perdre la tête, va la perdre pour de bon sous le fer du bourreau.

On sait aujourd'hui que Claude savait tout et voyait tout, au sens propre du terme puisqu'il se cachait pour suivre les ébats de sa femme. L'écrivain Paul Moinet ajoute : « **Il la laissait faire, trouvant le suprême plaisir dans la satisfaction de son vice secret** ». Un jour, Claude avait même convoqué l'histriion Mnester, un acteur bisexuel célèbre pour sa beauté, et l'avait forcé à prendre Messaline sous ses yeux, jouissant du spectacle en vieillard lubrique. Le commentateur ne nous dit pas si l'impératrice a fait de la résistance ce jour là, mais il est incontestable qu'elle n'était pas très farouche et que les scrupules ne l'étouffaient pas : par exemple, elle a fait assassiner plusieurs de ses amants dont le rendement ne lui convenait plus, et d'autres messieurs bien sous tous rapports qui refusaient ses avances, ainsi qu'une cohorte de femmes qui lui portaient ombrage. Elle a fait exiler, puis égorger Julia, une soeur d'Agrippine, celle-là même qui avait partagé avec Agrippine les transports de leur frère Caligula. Le prétexte de l'exécution, on croit rêver : immoralité ! Julia avait commis l'erreur de revenir au palais pour « cajoler » Claude d'une manière peu séante pour une nièce, mais très efficace sur le vieil obsédé, d'autant plus excitante que la mâtine, lippue et gaillardement fessue (et néanmoins callypige) savait aussi jouer d'une poitrine conquérante au galbe parfait, dardée par la *fascia pectoralis* (cette bande d'étoffe qui retenait les seins était plus efficace que bien des soutien-gorge modernes, avec ou sans crémaillère).

Il est également certain que Messaline a attiré dans ses appartements un *certain* nombre de nobles patriciens et de militaires entre deux offensives, qui avaient tout intérêt à se méfier « **Un homme qui vous veut du mal vaut mieux qu'une femme qui vous veut du bien** » nous prévient l'*Ecclésiaste*, et vous n'allez pas encore discuter les *Saintes Ecritures*, mesdames, vous devriez avoir honte ! En cas de rupture de stock, nous l'avons vu, la belle se fournissait au lupanar. Son nom de prostituée, Lysisca, est grec ; traduit en latin, c'est *lupa*, la louve, et la louve dans le peuple c'est la courtisane. Comme quoi, pour éviter des ennuis, et je vous mets en garde messieurs, il vaut mieux dire à votre épouse « mon petit lapin » que « mon petit loup »...Pline l'Ancien raconte que l'impératrice (*diapo*) provoqua une prostituée renommée et la vainquit en soutenant pendant un jour et une nuit 25 « assauts ». Qui dit mieux ? Néanmoins, pour trouver quelques excuses à notre nymphomane, qui semble vous laisser rêveuses, mesdames, je voudrais rappeler la définition célèbre de Victor Hugo : « **La femme qui a un amant est un ange, la femme qui a deux amants est un monstre, la femme qui a trois amants est une femme** ».

Oui mais...Messaline finit par dépasser les bornes. Elle organisa une bacchanale dans l'ex-jardin de Valerius Asiaticus « **dont elle appréciait particulièrement les grands arbres et les ombrages et qu'elle avait acquis en provoquant, sur de fausses accusations, la condamnation à mort de leur propriétaire** », bacchanale où les femmes étaient vêtues de morceaux de peaux de bêtes judicieusement placés, c'est-à-dire mieux que nues, et les hommes déguisés en satyres « poursuivant les nymphes », je n'invente rien, on a tout compris. Les nymphes, dans la mythologie filles de Zeus et du ciel, créatures féminines bienfaisantes (vous voyez qu'il y en a...ou tout au moins qu'il y en avait !) avaient la réputation d'être friandes de beaux jeunes gens (c'était effectivement de la *bienfaisance* !) qu'elles honoraient jusqu'à ce qu'ils « *rendent les armes, vidés de leur fluide vital* » lors de torrides bacchanales. Une bacchanale, c'est une fête licencieuse, ça commence en réunion bachique *in poculis* et ça finit en orgie collective. Les dieux de l'amour sont toujours associés au vin, comme sur cette fresque de Pompei (*diapo*).

Mais ce jour-là, Messaline, dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil (c'est très joli, mais ça n'est pas de moi, c'est de Racine dans sa tragédie *Britannicus* dont nous reparlerons) Messaline se maria, elle qui était déjà l'épouse de l'empereur, avec son amant titulaire en premier, le beau sénateur Caius Sillius dont elle était follement amoureuse, pendant que le vin coulait à flot et que le « bon » docteur Vettius Valens, le médecin impérial s'il vous plaît, et amant titulaire en second, grimpaient tout nu aux arbres et prenaient des positions de satyre en rut afin de montrer aux dames invitées ses *pudenda*, c'est-à-dire les impressionnantes proportions de sa virilité. Claude s'est fâché. Non pas à cause de l'adultère, il y a longtemps qu'il connaissait l'appétit sexuel de son épouse et, nous l'avons dit, qu'il en faisait le stimulant de quelques plaisirs solitaires. Mais il a bien compris que le mariage est authentique, que Messaline peut maintenant le répudier et légitimer la prise de pouvoir de son amant Caius Sillius. Au moment le plus chaud de la soirée, alors que les invités ont perdu toute retenue (et toute prudence !) le fidèle affranchi Narcisse monte une expédition punitive : un centurion, flamberge au vent (mais habillé !) court après l'impératrice et l'égorge, et la garde impériale passe au fil de l'épée Caius Sillius, le mari d'un jour, le « bon » docteur Valens qui n'a pas eu le temps de rabattre sa toge sur ses avantages, et tant qu'à faire les satyres et les nymphes qui ne courent pas assez vite, et quelques écornifleurs qui avaient mal choisi leur jour pour « fesser leur vin » et profiter de la chair (plus ou moins) fraîche des belles dames nues. On sort aussi le fichier des Renseignements Généraux de l'époque et une cohorte d'anciens fournisseurs de virilité pour la défunte Messaline est trucidée sans autre forme de procès. Parmi les victimes, le beau Mnester, cet artiste bisexuel qui avait été, entre autres, l'amant de Caligula et de Messaline, mais contre son gré criera-t-il en vain (« **Rappelle toi, César, c'était pour te plaire !** »). Il le criera aussi aux légionnaires qui n'en ont cure et qui l'embrocheront quand même. Dans la foulée, des chevaliers et des sénateurs qui n'y étaient pour rien sont exécutés. On appelle ça une purge. C'est aussi une belle histoire d'amour qui finit mal.

Il faut dire à la décharge de Messaline qu'elle a été mariée à quinze ans à un vieux de cinquante ans, une espèce de porc punais dont les appétits sexuels étaient aussi exigeants et répugnants que sa goinfrerie. Et un bègue, en plus, excusez cet aparté, mais il paraît que les étreintes battologiques, c'est spécial, il faut aimer ! La propre mère de Claude l'avait qualifié, je cite, « d'avorton, d'ébauche jamais achevée de la nature ». Messaline, impératrice à vingt ans, trucidée à vingt-quatre, avait eu le temps entre deux aventures adultérines de donner à son époux deux enfants qui sont bien de lui, on peut en être sûr : le garçon, Britannicus, est épileptique comme le reste de la tribu, et la fille, Octavie, est disgracieuse et légèrement boîteuse. Deux enfants seulement : le reste du temps, Messaline savait prendre quelques précautions anticonceptionnelles, sans doute avec les fameuses « éponges romaines » dont on a tant parlé.

Amanita Phalloïdes : Madame la Mort

Les champignons vénéneux sont-ils là pour contribuer à la sélection naturelle de l'humanité, dans le sens de la suppression des imprudents, des présomptueux, des imbéciles et des empiriques ?

Dr Roch (cité par Portevin)

Messaline morte, Claude, échaudé, et là je cite Suetone « **jura en présence des prétoriens assemblés de rester célibataire puisque le mariage lui réussissait si mal, consentant à mourir de leur propres mains s'il manquait à sa parole** » Serment d'ivrogne ! Il rappelle son ex-femme Petina, qu'il avait jadis répudiée, pour voir si ça marche encore : ça marche. D'ailleurs, ça marche forcément, avec un homme tout puissant qui vient de liquider sa femme. Il essaie aussi Lollia Paulina, l'ancienne femme de Caius César, et ça marche bien... Mais là, entre en scène un personnage redoutable, Agrippine (*diapo*) fille de Germanicus, le propre frère de Claude. Suetone dit encore : « **Elle profita du droit qu'elle avait de l'embrasser et de le caresser pour gagner son coeur** » C'est exactement ce que sa soeur Julia, moins intelligente ou trop pressée, avait tenté du temps de Messaline, et qui lui avait coûté la vie. Gagner son coeur, subtile métaphore : Claude ne peut plus se passer des calins raffinés de sa nièce et il l'épouse. Qui est Agrippine ? Une descendante directe d'Auguste, petite-fille et fille de héros romains, Drusus et Germanicus, disparus à la suite de maladies bizarres. Elle est aussi la petite nièce de l'empereur Tibère qui, je ne vous le rappelle pas, avait succédé à Auguste. Elle est encore l'une des soeurs de Caligula, celui qui l'a déflorée. Déflorée, mais pas violée. Car Agrippine a du goût pour la chose, et Tibère est obligé d'éloigner le jeune homme, complètement épuisé, ce qui n'arrange pas son délire pervers. Lorsqu'il devient empereur, Caligula continue ses relations incestueuses avec ses trois soeurs, quand il en a envie, et Agrippine participe avec intelligence, déployant sa haute technicité amoureuse, mais avec discrétion, sans se précipiter sur l'empereur au risque de le lasser : elle sait par expérience de quoi son frère est capable, elle sait aussi que les papouilles, là, c'est pile ou face. On peut gagner le jack pot, mais on peut aussi boire la potion magique ou se faire empaler par un centurion.

Quand Claude prend le pouvoir, elle sort de l'ombre et attend son heure. Certains auteurs affirment même que c'est elle qui a poussé Messaline dans les bras de Caius Silius au cours d'une orgie dans les thermes romains, (*diapo*) un jeu de société que les sexologues, enfonçant les portes ouvertes, appellent *sexualité de groupe*. Elle a favorisé leur idylle jusqu'à la bacchanale finale et, à ce moment là, elle a fait prévenir Claude par l'affranchi Narcisse. Messaline éliminée, la voie impériale s'ouvre à elle, car le tonton elle le connaît bien, elle sait qu'il est veule et jouisseur, elle sait aussi que si elle réussit à entrer dans son lit, elle le transformera en paillason, comme les autres. Elle a de l'expérience, Agrippine. Après son aventure torride avec Caligula, Tibère avait jugé prudent de la marier. Elle avait épousé Domitius Ahenobarbus qui avait vingt-cinq ans de plus qu'elle. Un homme charmant : il avait tué un affranchi qui lui refusait à boire, crevé l'oeil d'un chevalier qui lui parlait trop fort, écrasé un enfant qui gênait sa marche, partagé le lit de sa soeur... vieille coutume romaine. Ahenobarbus donnera un fils à la belle, le futur Néron (*diapo*) dont il dira « D'Agrippine et de moi, il ne pouvait naître qu'un monstre » et puis, fort opportunément, il mourra d'hydropisie, dit-on.. Agrippine, séchant ses pleurs, s'empresse d'épouser un riche et séduisant patricien, Passinus Crispus, très amoureux d'elle à l'usage, on le comprend. Les tourtereaux filent le parfait amour. Mais comme l'a écrit Maurice Scève, un grand poète français du XVI^e siècle, trop méconnu : « **Toute douceur d'amour est détrempée de fiel amer et de mortel venin** » Quand Messaline est égorgée, Agrippine a vite fait son choix. Elle sait que l'empereur Claude ne peut se passer d'une « technicienne » à portée de la main, si je puis dire, pour assouvir ses diverses passions, et donc qu'il risque de se remarier très vite. Alors, à point nommé, Passinus Crispus, l'amoureux transi, passe de vie à trépas dans de grandes douleurs et le bruit court qu'il a été empoisonné. Le bruit court, mais pas longtemps, car Agrippine, dans la foulée, devient impératrice et il est dangereux de la contrarier. Cette femme intelligente, sans scrupule, née du pouvoir, ne rêvait que de pouvoir.

Elle va l'avoir ! Au moment où elle entre dans le Palatin, la situation est la suivante : elle a un fils, Néron, Claude a deux enfants, Britannicus et Octavie. Les autres parents, toujours à l'affût du pouvoir, sont pour l'instant écartés. Le plan de l'impératrice tient en cinq chapitres : (*le schéma donné par la diapo a été reproduit p.11 à droite*)

1. marier Octavie à Néron, bien que la petite soit déjà fiancée à un autre
2. faire adopter Néron par l'empereur
3. évincer Britannicus
4. liquider Claude
5. éliminer les autres membres de la famille candidats à la succession

Jusque là, tout ira bien. Il y aura ensuite quelques impondérables et nous allons voir comment le drame va monter en puissance. D'abord, Agrippine liquide ses deux rivales vaincues : exit Petina et Lollia Paulina. Elle élimine ensuite sa propre soeur Domitia Lepida, la dernière des trois filles « séduites » par leur frère Caligula, celle qui avait élevé Néron, et à qui le petit était trop attaché... attaché, mais pas au point de s'abstenir lors de son procès : suivant les ordres de maman Agrippine, il fut le principal témoin à charge contre sa tante, condamnée à mort pour *magie*. Enfin elle épure l'entourage de Claude pour ne laisser que des hommes à elle. Tout est prêt, il est temps de lever le rideau. On se débarrasse élégamment du fiancé promis à Octavie, sous prétexte, humour noir ou cynisme, qu'il a eu des relations incestueuses avec sa soeur. Le jeune homme est condamné au suicide, selon l'antique loi romaine. Il se tue le jour du mariage de Néron et d'Octavie, célébré en grande pompe.

Rapidement, et facilement, Agrippine obtient que Claude reconnaisse Néron comme son fils adoptif. L'étape suivante se passe sans encombre : l'épouse attentionnée fait valoir que Britannicus est épileptique, qu'il ne serait pas capable de tenir

son rôle d'empereur et que d'ailleurs l'exercice du pouvoir serait dangereux pour sa santé. Claude, envoûté, esclave sexuel de la belle ambitieuse, n'émet pas d'objection : Britannicus est évincé.

Il reste maintenant à se débarrasser du bègue boiteux, de plus en plus gros et de plus en plus répugnant. Agrippine a beau ne pas être trop difficile, elle commence à être incommodée par l'odeur et excédée par les exigences du vieillard lubrique. Elle possède sa propre cour de jeunes gens bien sous tous rapports, dont elle use avec prudence, mais dont elle veut profiter maintenant sans contrainte. C'est une Messaline-bis, mais beaucoup plus maligne, beaucoup plus cruelle et beaucoup plus déterminée (le sexe n'occulte jamais l'ambition). Cependant, Claude, averti par un espion « infiltré », est sur le point de démasquer l'intrigante. Agrippine, qui sent le vent tourner, réunit en catastrophe son état major de gredins. Il y a là Halotus, *praegustator* de l'empereur (celui qui goûte les plats pour éviter que le grand chef ne prenne des coliques), le bon docteur Xenophon de Cos, l'archiâtre personnel de Claude, un médecin marron (déjà !) et surtout la sinistre Locuste que l'on vient tout juste d'extraire de sa cellule...et qui, rassurons-nous, ne fait pas la cuisine pour les conjurés !

Claude, de son côté, se prend pour un gastronome, tellement il pratique de bonnes recettes : c'est lui qui a converti les sénateurs au « petit salé aux choux », entre autres délices gastronomiques. C'est surtout un boulimique, un goinfre. En un seul interminable repas, il avale régulièrement dix melons, cent perches, dix kilos de raisin, cent becfignes et trente-trois douzaines d'huîtres. C'est un amateur forcené d'orange (*diapo*) que l'on appellera plus tard l'Amanite des Césars, et il ne peut résister, selon ses propres termes, à l'appel de son ventre quand on lui présente son plat favori. Bonne affaire. Par une belle journée d'octobre 54, le goinfre se jette sur un appétissant plat de champignons assaisonnés d'une sauce à la phalloïde qui provient des réserves personnelles du professeur Locuste. C'est un plat *médicamenté*, nous explique Suétone. Dans le clan d'Agrippine, on commence à se réjouir...Et puis, c'est l'incident. Les assassins ont oublié que l'estomac de l'empereur était déjà bien garni à ce moment du repas et que Claude, selon les moeurs délicates de l'époque, nous rappelle Sénèque, « **mange pour vomir et vomit pour manger. Ce que l'on appelait autrefois nos vices ce sont maintenant nos moeurs, gula perdidit mundum** » (la gourmandise perd le monde). Ainsi, l'empereur, confortablement allongé, mange, vomit, mange, vomit. Les poisons de l'Amanite phalloïde, certes mortels, mais d'action lente, sont dilués. Quelques heures après, le triste sire est bien malade, mais toujours vivant. Agrippine fait alors appel à Xenophon (docteur, s'il vous plaît...) lequel n'hésite guère, car, comme l'a écrit Tacite (*diapo*) « **Il n'ignorait pas que si l'on risque à commencer les plus grands crimes, on gagne à les consommer** ». Je précise que le bon docteur était aussi l'un des amants d'Agrippine. Quelquefois dans ce métier, on n'a pas le choix.

Selon certains historiens, l'archiâtre, sous prétexte de faire vomir Claude, lui glisse au fond de la gorge une plume empoisonnée. Et c'est bien dans les attributions du médecin de faire vomir l'empereur et ses invités, en leur chatouillant la lurette à l'aide d'une plume d'oie. Il faut ensuite qu'il esquive le puissant jet de vomissure, grâce à un exercice de style qui préfigure la *muleta* du toréador. Olé ! Mais en ce temps-là, les médecins étaient des sportifs...On a pu dire que cette théorie n'est pas la bonne. Evidemment. Claude est un vomisseur entraîné, qui fait appel à ses propres doigts pour remplir très vite le *vomitorium*, et remanger plus vite encore. Et comme les historiens affirment que l'empereur reçut un lavement évacuateur, c'était fréquent quand il était rempli du haut en bas, l'ethnomycologue Gordon Wasson a conçu une brillante hypothèse reprise par notre maître Roger Heim que je cite avec plaisir : « **Il est probable que Xenophon utilisa une dose élevée de coloquinte (*diapo*) au fruit renfermant un alcaloïde virulent, purgatif en petite proportion, très toxique à haute dose, ce que savaient bien les anciens. Mais l'amertume de cette drogue n'aurait point permis de l'utiliser sans provoquer la méfiance de l'empereur. C'est donc par voie rectale que le prétendu remède fut administré** » Après quelques soubresauts, et, nous l'imaginons, une horrible frayeur dans le regard, Claude s'en va dans un monde que l'on disait déjà meilleur, et il est déifié selon la coutume. Car les empereurs romains, à l'inverse des pharaons égyptiens, dieux vivants, ne devenaient dieux qu'après leur mort. Belle promotion pour un cadavre... *Sit tibi terra levis, que la terre te soit légère* ! Sénèque, qui prêchait la morale, stoïcien cynique quand il ne risquait rien, écrit alors une féroce satire dédiée aux mânes de l'empereur défunt, l'*Apocolocyntesis*, la déification par la citrouille. « **Ne croyez jamais tout savoir sur le coeur humain** » écrira un jour, dix-neuf siècles plus tard, Henry James, l'auteur de *Roderick Hudson*, l'histoire de la chute dramatique d'un homme...à Rome.

A suivre ☠

La suite (et fin) des *Empoisonneuses*, initialement prévue pour le N°32, se trouve en page 26 de ce même numéro, deux des articles programmés n'étant pas parvenus dans les délais, notamment le travail de L.L.Zameski et la synthèse des Drs Isabella N...et L.Giacomoni sur le Cercle de Gros et les amendements de Simonini (tous les deux dans la rubrique *Connaissance des Bolets*)

Du bon usage des champignons mortels

**Petit Traité de Mycogastronomie Létale
à l'usage des désespéré(e)s**

un petit livre rare et précieux de Claude Allard (Dole)

Claude Allard est un mycologue cultivé qui ne manque pas d'humour. Son « Petit Traité de Mycogastronomie Létale » est à la fois un inventaire très précieux et un recueil de recettes gastronomiques de tous les champignons vénéneux qui peuplent nos prés et nos forêts.

Nous ne ferons que citer les principales recettes dignes de Curnonski, et souveraines pour un unique banquet : *Croûtes Forestières Borgia aux Gyromitres, Amanites au Gril « Morituri te salutant », Pochouse « in memoriam », Beignets « dernière chance », Omelette aux Inocybes « Grand Requiem », Hors d'oeuvre à la Claudius, Gratin Agrippine, Estouffade « Tutti Fungi », Ragoût de champignons « Dernier Voyage », Clitocybes Blancs « Saut de la Mort », Papillotes à la Brinvillers, Potage Printanier « A la Loudunoise », Omelette des Apôtres, Sauce Necator..*

Les boissons qui accompagnent le dernier banquet sont dignes des plats raffinés servis aux amateurs : cidre breton « Baie des Trépassés », Vichy Hôpital, Château Tutout, Père Lachaise, Mort-Gon, Côte d'enfer, bière de marque, Veuve Charron, Todenberg...

Bien entendu, Claude Allard a pris les précautions d'usage dans le *Dernier Avertissement au Lecteur* :

« Il n'y a pas de bons et de mauvais champignons, car cela est affaire de goût. Par contre, certains sont inoffensifs, d'autres dangereux. Ce sont ces derniers qui vous sont offerts ici en quelques recettes dignes des meilleures tables. En effet, réalisées avec des espèces anodines, elles ont satisfait les palais les plus blasés, nous osons le dire sans forfanterie. Reprises avec des champignons mortels ou très dangereux, elles sont destinées à une clientèle qui aura choisi délibérément de les mettre en pratique. Aussi **déclinons-nous toute responsabilité quant aux résultats obtenus, même en cas d'insuccès**, ainsi que de tout usage qui serait fait du présent ouvrage sans mûre réflexion. Le marchand d'armes, le fabricant lui-même, ne sont pas accusés ou rendus responsables des actes d'un criminel ou d'un désespéré. C'est donc la conscience tranquille et d'une main sereine que nous avons apposé notre nom sur le « Petit Traité de Mycogastronomie Létale » que nous vous proposons. » (les caractères gras ou soulignés sont de l'auteur)

A défaut des recettes, on peut déguster la Préface qui ne manque pas de saveur. Voici quelques extraits :

« En fait, c'est d'un problème de société qu'il s'agit. L'on prône par parole et par écrit le « droit à la mort » (...) la nécessité de « pouvoir recourir à la mort de son choix » etc...Et chacun de penser gaz, voiture projetée contre un arbre, suicide par le feu, corde. Autant de procédés mécaniques, inélégants, bruyants, impliquant parfois, dans certains cas, des personnes innocentes (...) Nous estimons que la mort qui vous prend avec, sur les lèvres, un dernier parfum de landes et de guérets, de sauce onctueuse et amoureusement mitonnée, est un poème. La bonne cuisine n'a-t-elle pas réputation d'art, au même titre que la peinture ou la danse ? La Fontaine souhaitait quelque part que « l'on sortit de la vie comme d'un banquet ». Notre modeste ouvrage permettra de réaliser ce vœu formulé par un homme qui fut poète, sage et philosophe, critique de son temps et, ne l'oublions pas, Inspecteur des Forêts, ces forêts où nous irons joyeusement récolter les délicats champignons nécessaires à nos préparations. (...) Le lecteur retiendra avant tout que nous ne faisons pas oeuvre mycologique. Les champignons figurant dans les plats proposés ne sont avant tout que des ingrédients. Ils ne sont pas décrits. Le gourmet devra apprendre à les connaître afin de pouvoir les « reconnaître ». D'une parfaite connaissance des diverses espèces nocives dépendra la réussite. Toute erreur serait, dans le cadre bien précis de l'ouvrage et de ses motivations, fatale. Car il est impossible de passer de vie à trépas en consommant les « Trompettes de la Mort » par exemple, malgré leur nom prometteur et le « Bolet Satan » n'est finalement qu'un croque-mitaine, bon pour le Grand Guignol. »

L.G.

☺ Un livre de chevet indispensable aux mycogastronomes de la « dernière heure »

DU RIFIFI CHEZ LES POTIRONS

Dr Jean-Paul CHAUD, A.E.M.B.A.
06400 Cannes

Suite du N°29

Résumé des chapitres précédents : Le docteur Portentosum, un fameux chirurgien, a été trouvé mort dans des conditions mystérieuses. Le commissaire Edulis et l'inspecteur stagiaire Granulatus enquêtent et après avoir entendu Mlle Volvariella Bombycina, l'infirmière assistante de la victime, Atrotomentosus, le directeur de la clinique, et Shii-Také, le patron du restaurant chinois voisin, ils acquièrent la certitude que le coupable n'est autre que le Gyromitre, un ascomycète au casier judiciaire très chargé, qui avait dîné la veille avec la victime. Les policiers attendent le résultat de l'autopsie.

Chapitre Trois : Un Ascomycète douteux

Sur les indications du médecin, le commissaire se dirigea droit vers le bureau de celui-ci. Il ouvrit la porte sur laquelle était écrit : *Lyophille decastes*, Tricholome agrégé de Médecine.

-Comment cela s'est-il passé ? interrogea Edulis sans se perdre en mondanités.

-Comme j'ai dû assumer l'absence impromptue et définitive de mon collègue, l'autopsie de celui-ci a été repoussée en fin d'après-midi. En effet, il me fallait faire sa visite et assurer quelques urgences de petite chirurgie. Vers 18 heures, mon travail étant fini, je me décidai donc à commencer l'autopsie...

-Pourrions-nous continuer cet entretien à la morgue ? coupa Edulis.

-Oui, bien sûr, répondit le Tricholome, autant que vous fassiez vos constatations vous-même et tout de suite, suivez-moi.

Ils descendirent au sous-sol et pénétrèrent dans la salle des chambres froides après une suite de couloirs sinistres.

-Il s'agit probablement d'un sabotage, poursuivit Decastes. Je ne suis pas un expert, mais il me semble qu'un fil a été débranché...

-En effet, et discrètement, ajouta Edulis en inspectant le réseau. Le sas a été maintenu ouvert par une petite cale. On a certainement voulu saboter votre travail. Pensez-vous que cette dépouille vous livrera encore quelque secret ?

-Pas grand chose, j'en ai bien peur ! Quoi qu'il en soit et malgré un début de décomposition, je pense qu'il est très possible que mon collègue ait été intoxiqué, mais ce sera difficile à prouver. Il ne faudra pas trop compter sur les analyses qui seront faussées, je ferai tout de même quelques prélèvements... Pourquoi s'acharne-t-on sur ce pauvre Portentosum ?

-Attendez, c'est plutôt à moi de vous le demander !

-Je savais bien qu'à un moment ou à un autre vous seriez venu m'interroger au sujet de mon collègue. J'avoue même avoir recherché dans mes souvenirs quelque détail significatif. Je ne vois rien qui ait pu motiver une vengeance ou un acte criminel à son encontre. Il y avait bien des mauvaises langues qui disaient qu'il n'était pas le plus diplômé pour avoir le poste qu'il occupait, qu'il était joueur... Pour ma part, je dirai que c'était un très bon chirurgien, je l'ai d'ailleurs vu effectuer de vraies prouesses en esthétique.

-En esthétique ?

-Oui, il avait une bonne activité privée, et maintes espèces venaient se faire tendre le chapeau ou refaire les lamelles. Pour finir, sa vie privée, pour autant que je le sache, ne semblait pas vraiment blâmable !

-Pourtant, quelqu'un l'a tué et veut brouiller les pistes. Vous pourriez situer le moment du sabotage ?

-Pas précisément, mais le courant a été coupé dans la matinée. Vous avez déjà des suspects ?

-Au moins un ! Mais cela tient plus de l'intuition que de la déduction. Voici la liste des personnes que j'ai interrogées dans la clinique. En ai-je oublié ?

Le Tricholome prit le carnet du policier et lut, dubitatif, ses notes.

-Je crois que vous feriez bien d'aller voir le veilleur de nuit. On l'appelle Jack la lanterne. Il n'a pas été engagé il y a très longtemps mais son témoignage peut vous être utile car il connaît bien la maison.

-Merci du renseignement, répondit le commissaire. Je vous prie de m'excuser, mais mon emploi du temps est très chargé. J'attendrai quand même avec intérêt le résultat de l'autopsie.

-Alors, tu as pu en tirer quelque chose ? Edulis termina sa phrase en s'affalant sur le premier siège qu'il avait trouvé après être rentré au commissariat. La journée avait été longue et les événements s'étaient bousculés trop rapidement.

-On me nomme Jack O'Lantern, je travaille depuis très longtemps comme veilleur de nuit, mais je ne sais pas dans quelle mesure je puis vous être d'une aide quelconque. Je suppose que vous allez me demander des renseignements sur la victime...

-Je croyais que vous aviez été embauché récemment ?

-En fait, j'avais pris deux années sabbatiques pour aller voir mes cousins d'Amérique, et j'ai pu reprendre mon emploi il y a peu.

-Vous savez, reprit Edulis, l'enquête avance pour l'instant dans le brouillard, j'ai déjà quelques renseignements sur Portentosum mais je voudrais que vous me parliez du propriétaire de la clinique. Il serait arrivé en même temps que le chirurgien ?

-Pas tout à fait en même temps, mais dans la même saison. En fait Atrotmentosus avait déjà dirigé l'établissement, puis il l'avait mis en gérance. J'avais des rapports très cordiaux avec monsieur Atrotmentosus, mais même si j'ai pu retrouver facilement mon emploi, le directeur n'a pas pris la peine de me l'annoncer ou de me convoquer pour un entretien. Cela m'a un peu peiné, peut-être a-t-il pris la grosse tête avec ses affaires ?

La sonnerie du téléphone interrompit le pseudoagaric nocturne qui alla décrocher le combiné d'une pièce voisine.

-C'est pour vous ! dit Jack à l'adresse du bolet.

-Il n'y a que mon assistant qui sache que je suis ici, je crains le pire, marmonna le commissaire en prenant l'appareil.

-Allo chef !

-Oui, c'est moi. Que t'arrive-t-il ?

-Le suspect, le gyromitre il est...

-Echappé ?

-Non, pire que ça, mort !

-Comment cela s'est-il passé ?

-Il s'est plaint tout d'abord d'un petit malaise, puis il a été pris de vomissements. J'ai vite appelé les secours qui n'ont pu le réanimer.

-Il a pu dire quelque chose avant de décéder ?

-Non, pas vraiment, il a répété plusieurs fois : « c'est impossible » ou « il ne pouvait pas » ou encore « ce ne peut pas être lui » avant de tomber dans l'inconscience totale.

-Je me demande quel mycète a été assez malin pour tromper la méfiance d'une telle fripouille. Je te laisse prendre les mesures habituelles, je vais rentrer chez moi avaler une infusion d'écorce de saule, sinon je vais attraper la migraine. Nous avons peut-être affaire à un « SM » !

-Un essème ?

-Enfin, je veux dire un « serial mycokiller ». On se retrouve demain pour le « hat-trust ».

A suivre

A bientôt, Monsieur le commissaire Edulis...si notre mycotoxicologue-écrivain veut bien se remettre au travail !

INVENTAIRE DES PRINCIPAUX BOLETS SOUS LES ARBRES QUI LES ABRITENT

Gian-Nicolo Mucei, AEMBA
Province de Caserta (I)

Nous n'avons pas l'ambition d'écrire un article scientifique qui puisse contrarier les nombreux spécialistes des bolets en France et en Italie, spécialistes éminents mais que nous savons susceptibles par expérience personnelle. Notre ambition est de donner aux amateurs de bolets quelques indices pour la détermination des espèces qu'il vont rencontrer en compagnie des principaux arbres de nos régions occidentales, arbres à aiguilles ou feuillus. Nous avons utilisé les sources les plus modernes, en particulier le *Boletus* de Carlo Luciano Alessio, en matière de bolets au sens strict (en excluant les *Paxillaceae* et les *Gomphidiaceae*) et nous espérons ainsi pouvoir rendre service sur le terrain. Nous avons préféré nous abstenir pour les espèces dont l'interprétation est très contestée, comme par exemple pour le mythique *Boletus purpureus* des auteurs.

1. Environnement des Conifères

1.1. Genre Pinus

1.1.1 *Pinus halepensis*

Suillus alboflocculosus
Suillus bellinii
Suillus boudieri
Suillus bovinus
Suillus granulatus
Suillus mediterraneensis
Suillus luteus

1.1.2 *Pinus silvestris*

Suillus bovinus
Suillus collinitus (calcaire)
Suillus flavidus
Suillus granulatus
Suillus luteus
Suillus variegatus

1.1.3 *Pinus nigra*

Suillus bovinus
Suillus collinitus (calcaire)
Suillus flavidus
Suillus granulatus
Suillus luteus
Suillus variegatus

1.1.4 *Pinus strobus*

Suillus placidus
Suillus pictus

1.1.5 *Pinus uncinata*

Suillus bovinus
Suillus flavidus
Suillus granulatus
Suillus luteus
Suillus variegatus

1.1.6 *Pinus pinea*

Suillus bellinii
Suillus collinitus (calcaire)
Suillus mediterraneensis

1.1.7 *Pinus radiata*

Suillus granulatus
Suillus luteus

1.1.8 *Pinus cembra*

Suillus luteus
Suillus placidus
Suillus plorans
Suillus sibiricus
subsp. helveticus

1.1.9 *Pinus mugho*

Suillus bovinus
Suillus flavidus
Suillus granulatus
Suillus luteus
Suillus variegatus

1.1.10 *Pinus divers (pas d'écologie préférentielle)*

Xerocomus armeniacus	Boletus subappendiculatus
Boletus badius	Boletus calopus
Boletus chrysenteron	Boletus clavipes
Boletus subtomentosus	Boletus erythropus
Phylloporus rhodoxanthus	Boletus luridus (calcaire)
Chalciporus amarellus	Boletus pinophilus
Chalciporus piperatus	Boletus reticulatus (avec <i>Caluna vulgaris</i>)
Chalciporus pseudorubinus	Leccinum piceinum
Tylopilus felleus	

1.2. **Genres *Abies* et *Picea*** (*flore fongique identique*)

Strobilomyces floccopus	Leccinum vulpinum (avec <i>Vaccinium myrtillus</i>)
Porphyrellus porphyrosporus	Tylopilus felleus
Gyrodon cyanescens	Boletus moseri (calcaire)
Xerocomus badius	Boletus subappendiculatus
Xerocomus chrysenteron	Boletus calopus
Xerocomus spadiceus	Boletus edulis
Xerocomus subtomentosus	Boletus erythropus
Phylloporus rhodoxanthus	Boletus luridus (calcaire)
Boletellus fragilipes	Boletus pinophilus
Chalciporus amarellus	Boletus pulverulentus
Chalciporus piperatus	Boletus gabretae
Leccinum piceinum	Boletus speciosus

1.2.a **Genre *Abies*** (*flore particulière*)

Boletus fechtneri

1.2.b **Genre *Picea*** (*flore particulière*)

Boletus clavipes
 Boletus queletii (calcaire)
 Boletus reticulatus (avec *Caluna vulgaris*)
 Leccinum oxydabile

1.3. **Genre *Larix*** (*en Europe *Larix decidua**)

Suillus bresadolae	Suillus tridentinus (calcaire)	Suillus nueschii
Suillus grevillei	Suillus viscidus (=aeruginascens)	Suillus cavipes

1.4. **Genre *Pseudotsuga***

Xerocomus badius	Boletus luridus	Boletus speciosus
Xerocomus subtomentosus	Boletus edulis	Boletinus cavipes
Suillus lakei		

2. Environnement des Feuillus2.1. **Genre *Fagus*** *hêtre, faggio*

Strobilomyces floccopus	Phylloporus rhodoxanthus	Boletus junquilleus
Porphyrellus porphyrosporus	Chalciporus piperatus	Boletus lupinus
Gyrodon cyanescens	Tylopilus felleus	Boletus pulverulentus
Xerocomus chrysenteron	Boletus aerus	Boletus radicans (calcaire)
Xerocomus lanatus	Boletus appendiculatus	Boletus regius

Xerocomus rubellus	Boletus calopus (calcaire)	Boletus reticulatus
Xerocomus spadiceus	Boletus edulis	Boletus rhodoxanthus
Xerocomus subtomentosus	Boletus erythropus	Boletus rhodopurpureus
Boletellus fragilipes	Boletus fechtneri	Boletus satanas (calcaire)
Leccinum aurantiacum	Boletus luridus	Boletus separans
Leccinum luteosporum	Boletus pinophilus	Boletus splendidus
Leccinum pseudoscaber	Boletus pseudoregius	Boletus moseri (calcaire)

2.2. Genre Quercus *chêne, quercia*

Srtobilomyces floccopus	Chalciporus piperatus	Boletus queletii
Porphyrellus porphylosporus	Chalciporus rubinus	Boletus radicans (calcaire)
Gyroporus cyanescens	Tylopilus felleus	Boletus regius
Gyroporus castaneus	Boletus aerus	Boletus reticulatus
Xerocomus armeniacus	Boletus appendiculatus	Boletus rhodoxanthus
Xerocomus badius	Boletus calopus (calcaire)	Boletus rhodopurpureus
Xerocomus chrysenteron	Boletus dupaini	Boletus satanas (calcaire)
Xerocomus lanatus	Boletus erythropus	Boletus separans
Xerocomus leonis	var. discolor	Boletus splendidus
Xerocomus moravicus	Boletus fechtneri	Boletus torosus (calcaire)
Xerocomus porosporus	Boletus fragrans	Aureoboletus gentilis
Xerocomus roseoalbidus	Boletus junquilleus	Leccinum aurantiacum
Xerocomus rubellus	Boletus lupinus	Leccinum depilatum
Xerocomus subtomentosus	Boletus luridus	Leccinum implitum
Boletinus intermedius	Boletus pinophilus	Leccinum lepidum
Boletinus fragilipes	Boletus pseudoregius	Leccinum luteoporum
Phylloporus rhodoxanthus	Boletus pulverulentus	Leccinum pseudoscabrum
		Leccinum quercinum

2.3. Genre Carpinus *charme, alberato*

Strobilomyces floccopus	Tylopilus felleus	Boletus radicans (calcaire)
Porphyrellus porphyrosporus	Boletus aerus	Boletus regius
Gyroporus castaneus	Boletus appendiculatus	Boletus reticulatus
Gyrosorus cyanescens	Boletus calopus (calcaire)	Boletus rhodoxanthus
Xerocomus badius	Boletus carpinaceus (calcaire)	Boletus rhodopurpureus
Xerocomus chrysenteron	Boletus erythropus	Boletus satanas (calcaire)
Xerocomus lanatus	var. discolor	Boletus separans
Xerocomus leonis	Boletus fragrans	Boletus splendidus
Xerocomus moravicus	Boletus junquilleus	Boletus torosus (calcaire)
Xerocomus porosporus	Boletus lupinus	Aureoboletus gentilis
Xerocomus rubellus	Boletus luridus	Leccinum aurantiacum
Xerocomus subtomentosus	Boletus pinophilus	Leccinum depilatum
Boletellus fragilipes	Boletus pseudoregius	Leccinum implitum
Phylloporus rhodoxanthus	Boletus pulverulentus	Leccinum luteoporum
Chalciporus piperatus	Boletus queletii	Leccinum pseudoscabrum
Chalciporus rubinus		

2.4. Genre Castanea *châtaignier, castagno*

Gyroporus cyanescens	Boletus dupaini	Boletus rhodoxanthus
Xerocomus badius	Boletus erythropus	Boletus rhodopurpureus
Xerocomus chrysenteron	Boletus fragrans	Boletus satanas (calcaire)
Xerocomus lanatus	Boletus junquilleus	Boletus separans

Xerocomus rubellus	Boletus lupinus	Boletus splendidus
Xerocomus subtomentosus	Boletus luridus	Boletus torosus (calcaire)
Phylloporus rhodoxanthus	Boletus pinophilus	Aureoboletus gentilis
Tylophilus felleus	Boletus pseudoregius	Leccinum impolitum
Boletus aerus	Boletus queletii	Leccinum luteoporum
Boletus appendiculatus	Boletus radicans (calcaire)	Leccinum pseudoscabrum
Boletus calopus (calcaire)	Boletus reticulatus	

2.5. Genre Corylus *noisetier, nocciole*

Strobilomyces floccopus	Boletus appendiculatus	Boletus reticulatus
Porphyrellus porphyrosporus	Boletus calopus (calcaire)	Boletus satanas (calcaire)
Gyrodon cyanescens	Boletus erythropus	Boletus separans
Xerocomus chrysenteron	Boletus luridus	Boletus torosus (calcaire)
Xerocomus porosporus	Boletus pinophilus	Leccinum impolitum
Xerocomus rubellus	Boletus queletii	Leccinum luteoporum
Phylloporus rhodoxanthus	Boletus radicans (calcaire)	Leccinum pseudoscabrum
Boletus aerus		

2.6. Genre Tilia *tilleul, tiglio*

Xerocomus chrysenteron	Boletus edulis	Boletus satans (calcaire)
Xerocomus porosporus	Boletus luridus	Leccinum impolitum
Xerocomus rubellus	Boletus pulverulentus	Leccinum pseudoscabrum
Boletus appendiculatus	Boletus reticulatus	

2.7. Genre Ulmus *orme, olmo*

Xerocomus rubellus	Boletus luridus	Xerocomus roseoalbidus
Xerocomus versicolor	Leccinum corsicum	

2.8. Genre Populus *peuplier, pioppo*

Xerocomus roseoalbidus	Leccinum percandidum	Leccinum rufum
Leccinum aurantiacum	Leccinum pseudoscabrum	
Leccinum diurusculum	Leccinum quercinum	

2.9. Genre Salix *saule, salice*

Xerocomus chrysenteron	Leccinum salicicola
Xerocomus versicolor	

2.10. Genre Fraxinus *frêne, frassino*

Xerocomus roseoalbidus

2.11. Genre Acer *érable, acero*

Xerocomus roseoalbidus

2.12. Genre Sorbus *sorbier, sorbo*

Boletus reticulatus

2.13. Genre Taxus *if, tasso*

Boletus edulis

L'auteur Inconnu

...est en réalité un auteur très connu. Il n'est ni mycologue, ni botaniste, ni même écologiste mais quelques-uns de ses ouvrages ont pu être qualifiés d' « hymne vibrant à la Nature »

La description mycologique scientifiquement correcte que nous vous présentons est extraite d'un roman dont le personnage principal, sérieusement blessé par le coup de fusil maladroit d'un chasseur, n'est longtemps connu que sous le surnom de *Monsieur Trente*.

Le titre de l'ouvrage semble avoir quelque rapport (trompeur) avec la religion chrétienne.

Le premier lecteur cultivé de notre bulletin qui identifiera l'auteur inconnu recevra une bouteille de la fameuse *Liqueur aux Quinze Plantes* de l'A.E.M.B.A.

...Comme nous parvenions à cent mètres des lisières, là où le clair de plaine commence à pénétrer, je m'arrêtai encore. Avec son chapeau blanc, ses lamelles blanches, son anneau blanc déjeté sur le côté, sa volve blanche engainant un pied blanc, elle était là, candide, la *ciguë blanche*, le *destroying angel* des Anglais, l'amanite vireuse : exactement, la mort. Elle avait été grignotée sur un bord, probablement par un lapin, insensible au poison, comme tous ses frères dont l'estomac cru, passé à la moulinette, ingurgité d'urgence, fut même longtemps le seul antidote connu.

--Salut, salope ! dit Claire.

A quoi bon la détruire ? C'est répandre ses spores. N'est-elle pas campée, du reste, sur ce filamenteux réseau qui exploite l'humus et chaque année la ressuscite ? Avec une logique d'enfant, Claire me disait jadis : « Le venin de la vipère lui sert à se défendre. Mais le poison de la vireuse...Pourquoi ? Voilà un crime gratuit. » Et Papa répondait : « Hasard, ma chérie ! La nature n'assassine jamais. Le suc de la vireuse, pour elle, c'est de la vie. Il se trouve seulement que, comme l'arsenic, pour nous c'est de la mort. »

Je me baissai tout de même. Mon remplaçant n'étant guère porté sur les leçons de choses, je ramenai l'amanite pour instruire Léonard.

Et un mycologue très connu à identifier

...si vous avez trouvé l'auteur inconnu et si vous voulez doubler la dose de liqueur ! Quel est le mycologue célèbre qui a écrit, dans un ouvrage préfacé par Patouillard :

« La nature qui fait bien les choses a merveilleusement organisé les êtres vivants en vue de la lutte pour la vie. Elle a donné au lion sa musculature puissante et ses griffes, au crocodile sa carapace sur laquelle ricochent les balles, un arsenal formidable de 68 dents et la facilité de se rendre invisible au fond de la vase des grands fleuves africains. Elle a permis au hérisson de se transformer en une pelote d'aiguilles insaisissable et au poisson-torpille de foudroyer d'une décharge électrique l'ennemi qui vient à le toucher. La chimie elle-même s'est mise de la partie. La pieuvre sait répandre autour d'elle le liquide noir qui la rend invisible, l'abeille et le serpent distillent un venin qui cause douleur et mort. A l'intérieur du protoplasma de l'élégante Amanite phalloïde circule un poison aussi redoutable que la griffe du tigre, la mâchoire du caïman ou le venin de naja. » ?

12èmes Journées Mycologiques de la F.A.M.M.
 20èmes Journées Mycologiques d'Entrevaux
 (Annot et Entrevaux, 21 au 25 octobre 1998)

Liste Alphabétique des Participants

En application rigoureuse de la loi *Informatique et Liberté* du 6.01.1978

les adresses personnelles des congressistes ne sont pas mentionnées

*participant hors forfait, non logé au VTF d'Annot

ALPAGO Arpalice*	DEPARIS Laurent	MARZIO Marie-Claire
ALPHONSI Renée	DEYMIER Félicie	MONDAIN Mireille
AZEMA Renè-Charles*	DEYMIER Georges	MOREL Roger
BERGERON Jacques	DIGUET André	MUGNIER Maurice
BERTEA Paul	DUBIEF Roland	MUGNIER Yvonne
BESSON Jean-Louis*	DUCOS-DUMONTET Mad.*	NAVEZ Jean-Pierre
BIDEAU Marguerite	DUDORET André	NAVEZ Micheline
BIRABEAU Jacques-Paul	FABRE Serge	NEVILLE Pierre
BIRABEAU Jeanine	FAVRE Isabelle	NICOLAIDIS André
BLACHE André	FLOREANCIG Antoine	NICOLAIDIS Yvette
BON Marcel	FOUCHIER Francis	NICOLAS Christiane
BON Nine	FOUROT François	PAGET Jacques
BORELLA Jean-Pierre	FOURRE Guy	PERILLAT-MERCEROZ Evelyne*
BORELLA Marie-Thérèse	FOURRE Polette	PIERLOT Roger*
BORGARINO Clotilde*	FRANCINI Laurent	PISOT Jean
BORGARINO Didier*	GAUBERT Antoine	POGGIALI Alain
BOUTES Robert	GILLI Cécile	POP Adriana*
BOUTEVILLE René	GILLI Louis	POULET-SALICON Christine*
BOUTEVILLE Mme	GREBERT Roger	PRADOS José
BREMOND Anne	HAUUY Fabien	PRADOS Monique
BRESLER Murielle	HAUUY Jeanne	RAFFAGHELLO Jean-Louis
BURONI Marie-Antoinette	HEULLANT Marie-Louise	RAFFAGHELLO Mme
CADENE François*	HEULLANT Maurice	RIOUSSET Gisèle
CATTIN Philippe	HEURTAUX Jacques	ROUVIERE Maurice
CAVET Andrée	HEURTAUX Marie-Laure	ROUX Pierre*
CAVET Jean	JALLA Jean-Louis	ROUXEL Jean
CHAMONAZ Georges	JALLAIS Pierre	SANS Jacqueline
CHAMONAZ Mme	KACIK Ana*	SAVIGNONI Jean-Louis
CHAMPION Jean-Louis*	KIZLIK Serge	SERAOUI El Hacene
CHAMPION Odette*	LACROIX Nadine	SICARD Paul
COLLEATTE Roland*	LANNOY Gilbert	TANASE Catalin*
COLLIN Jean-Paul	LANNOY Thérèse	TERVE Claude
COLLOMBON Patrick	LE BRIS Véronique	TERVE Régine
COMBARET Jacques	LEGALLAND Denyse*	TRIMBACH Jacques
COMBARET Suzy	LEGALLAND Fernand*	TRON Yvette
COUILLOUD Christine	LOCTIN Andrée	VIZIER Claude
COULOM Myriam	LOCTIN Jean	VIZIER Jeanine
CROSNIER Annie	LOMBARDO Eugène	
CROZES Annie	MAGGI Francis	
CROZES Bernard	MANIK Stefan*	
DAILLANT Olivier*	MANIK Mme*	
DAVID Pierre	MARTIN Bernadette	
DEBEAUVAIS Henri	MARTIN Gérard*	
DEIANA Jean-Claude	MARTIN Jean-Louis	
DELAHAYE Thierry	MARZIO Gilles	

127 participants

LES EMPOISONNEUSES

Passions Mortelles sous l'Empire

Dr Lucien Giacomoni

☠ Suite et Fin

*Et le fer est moins prompt pour trancher une vie
Que le nouveau poison que sa main me confie*

Racine, *Britannicus* IV, 4.

Il est comme ça, Sénèque le Philosophe ! Dans un style emphatique et précieux, avec une composition médiocre et des phrases morcelées, **arena sine calce** (du sable dans le ciment) il donne des leçons de morale, mais il oublie de s'écouter. Il se conforme parfois aux exigences les plus sévères de l'austérité stoïcienne...mais il est capable de se donner corps et âme à la vie mondaine avec un rien d'épicurisme. Il prône la sagesse et le courage, mais il s'abaisse aux flatteries les plus sordides et les plus lâches. Il fait l'éloge de la pauvreté, mais il amasse des dizaines de millions de sesterces. Sans aucun doute, notre distingué philosophe a pris à son compte, s'il ne l'a pas inventée, la maxime célèbre : « Fais ce que je te dis, mais ne fais pas ce que je fais ». Et c'est lui qui va enseigner la morale au jeune Néron, un garçon très influençable... Comme dit le proverbe romain : « Le cheval borgne ne connaît son maître que d'un côté »

Cependant la populace, qui exécrait Claude, triomphe dans les rues et elle n'est même pas dispersée par la garde prétoriale -les C.R.S. de l'époque- laquelle garde se souvenait des purges subies, au sens propre si j'ose dire, comme au sens figuré. Mais les intellectuels sont atterrés. Pline l'Ancien (à ne pas confondre avec Pline le Jeune, l'orateur) ce naturaliste et philosophe qui devait périr en l'an 79 lors de l'éruption du Vésuve, était alors officier de cavalerie en Germanie. Pris d'un pressentiment funeste, il devait écrire : « **En empoisonnant Claude pour donner le pouvoir à son fils, Agrippine a empoisonné toute l'humanité** » Et on verra que ce sentiment de fatalité tragique, renforcé par le futur empoisonnement de Britannicus, sera toujours présent chez les Romains, et souvent évoqué par les chroniqueurs, superstitieux, comme il se doit. D'autant qu'à la mort de Claude, on sacrifie l'animal traditionnel, l'*hostia*, probablement un chevreau, et que les haruspices, les prêtres devins de la religion romaine, découvrent avec horreur des tumeurs ou des abcès dans les entrailles. Les poulets sacrés, *auspicia ex tripudiis*, refusent le grain, présage défavorable, et les augures, placés au centre du champ d'observation, le *templum*, voient passer des vols de corbeaux sur la gauche, sombre et funeste présage, car tout ce qui est à gauche, *sinister*, est mauvais et pervers, je le confirme volontiers aux gauchers et gauchères ici présents ! Certes, pendant ce temps-là l'empoisonneuse jubile, mais un devin invoque le vieil adage latin **par pari refertur, on te rendra la pareille**, et il prédit que Néron, un jour, assassiner sa mère. « **Peu m'importe qu'il me tue, pourvu qu'il règne** » répond Agrippine (*diapo*) C'est ce que les psychiatres appellent paranoïa. Et maintenant il faut faire vite. Il y a d'autres descendants d'Auguste qui traînent un peu partout à travers l'empire, et qui ont les dents longues (c'est de famille !) « **Le premier meurtre du nouveau principat, affirme Tacite, fut celui de Julius Silanus, proconsul d'Asie, que préparèrent à l'insu de Néron les intrigues d'Agrippine** » Locuste fournit le poison, et les instruments du crime furent le chevalier Celer et l'affranchi Helius, *homme de confiance* de Silanus. La confiance ! En ce temps là, nous étions loin de la « parole donnée sacrée », du fameux « heilige Pflicht » de « l'impératif catégorique » dont parle ce bon Mr Nietzsche. En ce temps là seulement ? Quoi qu'il en soit, et foin de toute méditation philosophique, ainsi disparut dans d'atroces souffrances Marcus Junius Silanus, arrière-petit-fils d'Auguste et prétendant aux honneurs suprêmes, écrit l'historien Dion Cassius.

Alors, la réputation d'Agrippine ne cesse de grandir et quelques hautes personnalités de la capitale, pas très rassurées sur leur avenir, commencent à faire leurs valises. Jusque-là, tout va bien pour notre bête fauve. Néron devient empereur et c'est pour l'instant un jeune homme plutôt sournois et timide, un rêveur, un poète, un faible, un velléitaire. Son précepteur, Sénèque (*diapo*) s'emploie à lui apprendre la morale. On sait que le philosophe avait été exilé en Corse par la défunte Messaline qui n'aimait pas trop la morale, on se demande pourquoi, exilé sous prétexte d'adultère (et c'était certes un domaine où Messaline était de la plus haute compétence !). Agrippine venait juste de le rappeler afin de donner à Néron l'éducation d'un prince de haut rang, et le philosophe était revenu volontiers « sur le continent » car les relations commençaient à se gâter avec les Corses, peut-être à cause d'une aventure féminine dont il ne s'est jamais vanté. De fait, il était revenu un peu plus misogyne qu'avant son exil, et pour cette raison il se méfiait de sa nouvelle patronne : « **Le seul secret que gardent les femmes, c'est celui qu'elles ignorent** », écrira-t-il. Un sage, d'un certain côté...

La mégère règne maintenant sans partage, mais petit à petit la situation va se gâter. Écoutons encore Tacite : « **L'influence d'Agrippine fut ébranlée peu à peu par l'amour auquel Néron s'abandonna pour une affranchie nommée Acté** » Claudia Acté est une jeune grecque d'origine orientale, à la fois très belle et très sensuelle (*diapo*). C'est elle qui apprend l'amour physique à l'empereur qui est ébloui. Il faut dire qu'elle est charmante et qu'elle a du tempérament. Il faut dire aussi que Néron n'a eu jusqu'à présent que peu de relations charnelles avec son épouse Octavie, qui ne lui fait pas beaucoup d'effet. Sans doute ne connaît-il pas les techniques amoureuses applicables aux boïteuses ?

Deux jeunes garçons de la noblesse, Othon et Senece, font connaître à Néron, je dirais pudiquement un « complément » à son éducation sexuelle. Tacite nous donne quelques précisions : « **Leur liaison avec le prince était née au sein des plaisirs et avait acquis, dans d'équivoques et mystérieuses relations, une intimité chaque jour plus étroite** » Agrippine voit rouge, « avec toute l'aigreur d'une femme offensée », l'expression est encore de Tacite. Les garçons, passe encore, ça ne fait de tort à personne, mais Acté ! La mère de l'empereur se plaint qu'on lui donne une affranchie pour rivale (textuellement) et brûle d'une haine mortelle pour l'entremetteur, un certain Aeneas Seneca, ami de Sénèque et préfet des Vigiles, c'est-à-dire capitaine de la garde impériale. Seneca est difficile à abattre : il est méfiant et non seulement il n'aime pas les champignons, mais il ne participe jamais aux agapes. Il connaît la musique, il préfère manger avec ses soldats, dans sa propre gamelle (*diapo*) Alors Agrippine a une idée géniale : elle va empoisonner toute la garde ! Locuste sort de son trou et fournit de la phalloïde en gros. Les poisons sont distillés dans la marmite. Tacite parle de « repas fatal », et Plinius ajoute : « **Senece succombe et avec lui les tribuns et centurions qui ont participé au repas** » Nettoyage !

Peu de temps après, Néron, qui a renouvelé sa garde en maugréant, fait la connaissance de Mme Poppée, poussée dans son lit par son propre mari. L'histoire vaut d'être racontée : Poppée Sabina (*diapo*) c'est la femme du général Othon, et le général Othon est aussi l'amant de Néron depuis sa prime jeunesse. Poppée, entre nous, c'est une sacrée garce, une véritable bénédiction pour les officiers et sous-officiers de son mari. Encore une nymphomane ! Plus poli, Will Durant dans son *Histoire de la Civilisation* nous présente -je cite- « **une femme pour qui les suprêmes raffinements des pratiques amoureuses n'avaient plus de secret** » La fine mouche a vite fait d'embobiner l'empereur. Y a bon, Néron (*diapo*) Écoutez-le quand il parle de la beauté de Poppée : « **il n'est pas possible de la décrire, le langage humain ne le permet pas...elle égale celle des héroïnes légendaires** »

Conséquences : premièrement, le général Othon qui veut bien prêter sa femme à son « ami » intime, mais qui veut en garder un bout pour lui (car c'est une « affaire en or », comme on dirait aujourd'hui) est envoyé se battre sur un front très lointain. Il finira par se résigner, devant la phrase célèbre de Sacha Guitry : « **La plus grande saleté qu'on puisse faire à un homme qui vous a pris votre femme, c'est de la lui laisser** » Deuxièmement : Agrippine est de nouveau en colère, et elle a vite compris que Poppée est beaucoup plus dangereuse que la naïve Acté. Alors, elle tente un coup de poker sans précédent pour abattre sa rivale. Écoutons encore Tacite : « **Entraînée par l'ardeur de conserver le pouvoir, Agrippine en vint à ce point qu'au milieu du jour, quand le vin et la bonne chère allumaient les sens de Néron, elle s'offrit plusieurs fois au jeune homme ivre, voluptueusement parée et prête à l'inceste. C'est le sein maternel qu'elle offre pour cacher des plaisirs dont un si jeune âge et une aussi haute fortune ne sauraient se passer** » L'inceste est vite connu par les confidences de Sénèque qui, dans la situation, ne vaut guère mieux que les femmes qu'il critiquait. Suétone parlera, lui, de « rapports avérés » et bientôt tout Rome va murmurer cette épigramme : « **Comme Enée autrefois a enlevé son père, Néron son descendant vient d'enlever sa mère** » Mais Néron, pour autant, ne renonce pas aux « suprêmes raffinements » de Poppée et Agrippine va perdre la deuxième manche.

Elle a même tellement irrité Néron qu'il fait le ménage : il exile sa femme Octavie, toujours boïteuse et toujours laide à ses yeux. La malheureuse est victime d'un procès particulièrement inique, sous la double accusation d'adultère et de complot. L'affranchi Anicetus avoue avoir eu des relations coupables avec l'impératrice, et il est déporté en Sardaigne...où il reçoit de Néron une superbe villa au bord de la mer. Les servantes d'Octavie, sont soumises à la question par le préfet du prétoire lui-même, l'ignoble Tigellin, l'un de ces traîtres de comédie que l'on a du mal à imaginer tellement il est sordide (jadis banni par Caligula pour sa liaison avec Agrippine, c'est l'âme damnée et le compagnon de débauche de Néron, qu'il trahira plus tard) Sous la douleur, les servantes accablent leur maîtresse, à l'exception d'une seule qui résiste à la torture et persiste à la défendre. Et comme Tigellin l'accuse de mentir, elle répond avant d'être liquidée que « **le sexe de l'impératrice est plus propre que sa bouche à lui** » Il est bien dommage que l'histoire n'ait pas gardé le nom de cette héroïne ! Mais apparemment l'histoire préfère les nymphomanes et les empoisonneuses.... Cependant, Néron condamne sa femme à mort, la fait égorger et décapiter, c'est ce qu'on appelle une séparation de corps, et il fait porter la tête à Poppée qui lui avait demandé cette preuve d'amour. Il est veuf, il est libre, il annule le mariage d'Othon *quia nominor leo*, et il épouse sa nouvelle conquête. Sur ce, les anciens amants de Poppée se trouvent une occupation urgente en province... Vint l'an 55. En ce temps là, l'empereur se lassa de la tyrannie maternelle. La pression d'Agrippine était devenue intolérable, surtout pour un homme comme Néron, maintenant tout à fait adulte, aussi orgueilleux que sa mère et impatient de jouir sans contrainte de toutes ses prérogatives. *J'entendrai des regards que vous croirez muets*, c'est la cruauté néronienne selon Racine à travers ce vers inquiétant de *Britannicus* (*diapo*) Pour museler son fils, Agrippine crut bon de le faire chanter. Écoutons encore une fois Tacite : « **Alors Agrippine emportée par la colère a recours à l'épouvante et à la menace, et sans**

épargner les oreilles du prince, elle proclame que Britannicus n'est plus un enfant ; que c'est le véritable, le digne rejeton de Claude, capable de prendre en mains, après son père, l'empire qu'un intrus et un adopté n'occupait que pour outrager sa mère. Elle ne refuse pas de voir mettre au grand jour tous les malheurs d'une maison infortunée, à commencer par le mariage et le poison. Sa seule consolation était que grâce à la providence des dieux et sa prévoyance, son beau-fils vivait encore, etc... »

Quelle erreur, Agrippine ! Quel manque de psychologie ! Elle connaissait donc bien mal son propre fils. En le menaçant, elle venait de signer l'arrêt de mort de Britannicus. Le pauvre petit prince, (*diapo*) comme on a l'habitude de le désigner, souffrait du mal comitial et c'est pourquoi « on » décida qu'il succomberait à une crise d'épilepsie un peu plus violente que les autres. Revenons sur ce qualificatif de « pauvre petit prince » en laissant la parole à Claude Valin : « Ce Britannicus, héros d'une tragédie inoubliable, est loin d'être le touchant personnage que nous décrit Racine. Fils tardif d'une hystérique et d'un dégénéré, le prince, alors âgé de quatorze ans, n'est qu'un pitoyable débile dont les effigies révèlent encore le faciès stupide, vaguement hydrocéphale, et marqué par l'épilepsie. » Ce qui est étrange c'est que depuis quelque temps Néron et Britannicus ne se quittaient plus. L'empereur manifestait beaucoup de tendresse à son presque frère. Trop sans doute, on dit même que quelques jours avant le meurtre les embrassades finirent dans le lit de Néron qui, je cite, « ravit l'innocence du fils de Claude et de Messaline ». Tacite nous confirme l'événement : « Les derniers jours avant l'empoisonnement, Néron déshonora par de fréquents outrages l'enfance de Britannicus » Je ne voudrais pas dire du mal de cette famille, mais tout de même il faut bien constater que Néron a connu des relations charnelles, et là je mesure mon vocabulaire, avec sa mère, son demi-frère, sa demi-soeur, le mari de sa femme...le beau-père, je ne sais pas. Voici d'ailleurs une autre particularité délicate de la sexualité de Néron : « Après avoir souillé toutes les parties de son corps, écrit Suétone, il imagina cette nouvelle sorte de jeu : vêtu d'une peau de bête féroce, il s'élançait d'une cage, se précipitait sur les parties génitales d'hommes et de femmes liés à un poteau »

Bien. En attendant, les affaires ne s'arrangent pas pour Britannicus. Julius Pollio, tribun d'une cohorte prétorienne, à qui était confiée la garde de Locuste, ce monstre que l'on ne lâchait que dans les grandes occasions, reçoit l'ordre d'élargir sa prisonnière. Agrippine, c'est bien la première fois, n'est pas au courant. A l'heure dite, Locuste assaisonne le repas de Britannicus, le *praegustator* goûte prudemment, le petit prince déguste et Néron attend. Il sait qu'avec Locuste c'est souvent un peu long, mais cette fois il attend en vain...Le poison a fait long feu. Si l'on relit les historiens, on a l'impression qu'ils font reproche à Locuste d'avoir raté son coup. C'est presque une faute professionnelle. Mais nous, nous devons affirmer par solidarité mycologique et à la mémoire de Locuste, qu'elle n'est pas responsable. Coupable, certes, mais pas responsable. Les historiens ne comprennent pas, mais nous, nous savons. Nous avons compris ce qui s'est réellement passé ce jour là. Locuste a préparé son poison avec *Amanita citrina* (*diapo*). Elle ne pouvait savoir que ce champignon est inoffensif, car il n'a été réhabilité qu'au 20^{ème} siècle, exactement en 1923 par les membres de la Société Mycologique de France qui en ont fait un repas peu gastronomique mais convaincant. En fait, la citrine a toujours été conditionnée en mélange avec la phalloïde et Locuste avait de bonnes excuses pour avoir manqué son contrat : ce jour-là, le ragoût ne comportait pas de phalloïde. Quoi qu'il en soit, Néron est furieux. Il fait fouetter l'empoisonneuse et si nous ne savons pas ce qu'il lui promet, quand elle est ramenée dans sa cellule, nous pouvons l'imaginer.

Locuste reprend ses expériences, sur des chevreaux d'abord, puis sur des pourceaux (les cochons sont proches de l'homme, c'est elle qui le dit), enfin sur des esclaves (*diapo*) qui succombent dans les pires souffrances. Cette fois, la préparation est efficace et c'est un mélange idéal qui est mis au point. Narcisse, dit-on, est chargé de remplir la coupe meurtrière -opinion qui nous paraît discutable : on se demande si Racine, qui a considérablement noirci le rôle de Narcisse dans son *Britannicus*, n'est pas responsable de ce terrible jugement de la postérité. Si vous avez lu le *Britannicus* de Racine, ou si vous l'avez subi lors de vos études, qui ne me paraissent pas très concluantes, ou mieux encore si vous avez vu jouer la pièce par des acteurs modernes, vous avez pu croire que Néron était un beau garçon, viril et fier. Voici, entre autres, l'interprétation de Jean Marais (*diapo*), celle de Jean Chevrier (*diapo*), toujours dans le rôle de Néron, Louis Seigner étant Burrhus, ou encore l'interprétation énergique de Daniel Ivernel (*diapo*), Marguerite Jamois campant une inquiétante Agrippine. Oui, eh bien, Néron viril et fier, c'est une pure fiction poétique, je regrette mesdames, et nous en reparlerons d'ailleurs tout à l'heure...

Bien, revenons au poison. Les historiens ne sont pas d'accord sur la composition exacte de la mixture. Il fallait un toxique foudroyant qui tuât en simulant une crise d'épilepsie (Néron avait acquis quelques doutes sur la toxicité des champignons !) et un poison de sécurité à action plus lente qui ne laissât aucune chance à la victime si toutefois elle échappait au premier ingrédient. Littré, Gilbert, Cabanès, Nass, les historiens modernes pensent que le poison violent fut le mercure, ou le plomb (mais là, nous avons des doutes) ou l'acide cyanhydrique. Quant au produit rémanent, celui qui assure les arrières, il ne pouvait s'agir, encore une fois, que d'un concentré phalloïdien, même quelque peu...citriné. On connaissait tellement de poisons, à l'époque, que l'on retrouve même dans les mosaïques le symbole de la mort qui vient vous donner à boire (*diapo*)

Néron, qui était particulièrement rusé quand il s'agissait d'éliminer quelqu'un avec le minimum de risques, avait inventé le scénario idéal. On sert aux convives une soupe trop chaude, et le *praegustator* se brûle les lèvres. Colère de Néron qui frappe le serviteur et fait apporter des flacons d'eau fraîche. Le

poison est justement dans le flacon destiné à Britannicus. Le « pauvre petit prince » boit et peu après s'effondre. *Conclamatum est*, c'est fini ! Il n'y a plus rien à faire pour le malheureux. Tacite, encore lui, nous a laissé un récit fascinant, stupéfiant selon Villeneuve, du fratricide. Agrippine, présente au repas fatal, est décomposée par l'effroi et la colère. « **La même nuit**, dit encore l'auteur des *Annales*, **vit la mort de Britannicus et son bûcher** », cependant qu'un orage épouvantable s'abattait sur le Champ de Mars. Le peuple vit là un funeste présage, d'autant que la pluie qui rinçait le plâtre dont on avait enduit la victime faisait apparaître des tâches suspectes sur tout le corps. C'était bien un funeste présage, le peuple avait raison et l'avenir allait le prouver... C'est d'abord la foudre qui tombe sur la nourriture destinée à Néron et la déchiquette ; l'orage revient quelques jours plus tard, et la foudre ravage le gymnase du Champ de Mars, liquéfiant la statue en bronze de l'empereur. Puis une épidémie s'abat sur Rome causant plus de trente mille victimes, une tempête effroyable tombe sur la Campanie, suivie de tremblements de terre qui préfigurent les désastres d'Herculanum et de Pompéi.

Et Locuste ? (*diapo*) Elle fut « largement récompensée et chargée de former des disciples » écrit Villeneuve. D'autres prétendent qu'elle retourna en prison, à la disposition de son nouveau maître. Les deux opinions ne sont pas contradictoires. On ne peut nier la démente de Néron, dernier héritier de la tare julio-claudienne. Mais c'était un assassin prudent... et intelligent dans son domaine. Il est vraisemblable que la femme à la phalloïde fut de nouveau incarcérée, mais dans une prison dorée, sous la garde de l'énigmatique Julius Pollio, un mycophobe celui-là, n'en doutons pas ! Et sans doute, à la belle saison, notre mycotoxicologue a-t-elle bénéficié de quelques permissions pour aller de nouveau « herboriser » dans les bois afin de faire mijoter son électuaire...

Les dieux, donc, furent irrités par la mort tragique de Britannicus, c'est du moins ce qu'affirment les auteurs latins, sans doute superstitieux (mais on le serait à moins !). L'abominable forfait ne resta pas impuni, et tous les protagonistes du drame connurent, l'un après l'autre, une fin tragique. Narcisse d'abord fut contraint au suicide, je cite encore Tacite « **par une prison rigoureuse et la nécessité absolue** ». Cette langue de bois veut dire : raison d'état. On peut comprendre la raison d'état, dont nous avons déjà parlé à propos des crimes des papes ; c'est un argument qui ne vieillit pas : ainsi, nous, gens civilisés, nous avons perdu depuis la Libération quelques ministres de droite et de gauche, mystérieusement suicidés, l'autopsie l'a prouvé. Vous avez dit : « suicidés » ? Narcisse ne se faisait guère d'illusions : n'avait-il pas prédit qu'il serait sacrifié « soit aux mânes de Messaline, soit au ressentiment d'Agrippine » ? C'est ensuite le tour de Pallas, cet ancien affranchi de Claude, amant fidèle d'Agrippine (c'est lui qui était fidèle, pas elle !) et son complice lors de l'assassinat de l'empereur, devenu l'une des âmes damnées de Néron, et compromis dans le meurtre de Britannicus. Celui-là n'écrira jamais ses mémoires. Il meurt empoisonné, on se demande par qui ? Doryphore aussi, meurt empoisonné : il n'était plus en odeur de sainteté depuis qu'il avait eu le mauvais goût de s'opposer au mariage de son maître avec Poppée.

Agrippine va perdre la dernière manche (*diapo*) Elle avait échappé de justesse au poison car, disent les historiens, Néron craignait que ce nouveau forfait n'eût trop de ressemblance avec la fin de Britannicus, probablement, en fait, parce que -une femme avertie en vaut deux- elle utilisait régulièrement la thériaque, ce remède miracle à base de vipères cuites dans un bouillon d'aromates, une formule inventée par Andromaque et qui servait encore dans nos campagnes, paraît-il, il y a quelques dizaines d'années. Bien entendu, quand on parle d'Andromaque, il ne s'agit pas de la princesse légendaire de Troie, héroïne de l'Iliade, la femme d'Hector (dirait Brassens) , mais d'un homonyme, un obscur médecin qui exerça quelque temps sous Néron. Agrippine échappa également à un naufrage organisé par l'immonde Anicetus, cet affranchi qui commandait la flotte de Misène. Le bateau qui la transportait coula, victime d'une mystérieuse voie d'eau, mais l'impératrice avait tout prévu depuis longtemps, elle savait nager et regagna la côte. Acerronia, sa servante fidèle et confidente, qui nageait très mal (et qui n'avait rien compris) crut se tirer d'affaire en criant « Aidez l'impératrice ! ». Elle fut assommée à coups de gaffes...

Néron (*diapo*) excédé, décida finalement d'employer les grands moyens et il envoya pour exécuter sa mère quelques militaires de sa garde. « **Ventrem feri !** », frappe au ventre qui a porté l'empereur, s'écria cette virago avant de succomber sous le glaive du centurion. Ainsi disparut une intrigante unique dans l'histoire de l'humanité, apparentée à tous les empereurs de la dynastie julio-claudienne : dans son *Britannicus*, Racine reprend la phrase célèbre de Tacite, dans un vers que vous n'avez certainement pas oublié

Moi, fille, femme, soeur et mère de vos maîtres

(*diapo* : mort d'Agrippine, tableau d'Antonio Rizzi au Louvre)

La prédiction du devin s'était réalisée ! Il semble d'ailleurs que Néron ait ressenti quelques regrets de nature peu avouable lorsque, penché sur le corps nu et encore tiède d'Agrippine, il eût murmuré, rêveur : « **Je ne croyais pas avoir une mère aussi belle** » Un peu de reconnaissance, Mr Néron, à défaut de pudeur ! Certes, l'empereur avait trop bu lors des séances érotico-incestueuses, certes, sa bisexualité ne penchait pas toujours du bon côté, mais de là à oublier les formes d'une maîtresse aussi raffinée, l'une des femmes les plus pulpeuses de Rome, et sa mère de surcroît, non sire !... Dans l'affaire, Sénèque, une fois de plus, s'était montré un bien curieux moraliste : au courant du funeste projet de Néron, il n'avait rien fait pour prévenir Agrippine, et il se considéra plus tard comme complice de l'affaire, sans avoir trop de remords. Pierre Guibal, dans son célèbre *Procès Néron*, lui fait dire « **elle qui pendant de si longues années fut mon amie comme j'étais le sien, elle qui a mis un terme à mon exil, elle qui m'a élevé au plus haut rang de l'empire** » etc... Méfiez vous de vos amis, surtout quand ils sont philosophes !

Après la mort d'Agrippine, accusée de complot contre l'empereur, on épure. Les historiens disent pudiquement que « les formes légales ne sont pas respectées ». Pour le moins ! Néron juge souverainement, assisté de deux curieux magistrats : Poppée et le préfet Tigellin, un abominable parmi les abominables, spécialiste renommé de tortures en tous genres. La noblesse, le sénat et l'armée sont de nouveau *écrémés*. « la ville est pleine de sanglots et de deuil, bientôt Rome n'aura plus assez de routes pour accueillir les tombeaux »

Quoi qu'il en soit, la situation est maintenant très claire (*diapo* des victimes) et plus personne n'ennuie l'empereur. Si, tout de même, il y a Poppée qui commence à l'énerver. Et Poppée, à qui l'on reproche surtout d'avoir demandé et obtenu la tête d'Octavie (au sens propre du terme, après la décollation de la malheureuse) sera abattue à coups de pieds dans le ventre par Néron lui-même, alors qu'elle était enceinte de ses oeuvres. Elle succombera à une hémorragie utérine, et je vous rappelle les circonstances de l'accident : de retour d'une course de quadriges, l'empereur s'était un peu attardé à boire avec quelques ivrognes de son entourage et Poppée n'eut pas la prudence de se taire ; elle prétendit avoir sacrifié sa vie à Néron, fit l'éloge d'Othon son ex-mari et accusa l'empereur de n'avoir toujours obéi qu'à sa mère -sujet de conversation très délicat ! Ainsi s'en alla la dernière de nos trois impératrices, dont chacune, assurément, mériterait la belle définition de la « femme fatale » attribuée par Joris Karl Huysmans à Salomé (autre calamité !) dans *A Rebours* : « la déité symbolique de l'indestructible Luxure, la déesse de l'immortelle Hystérie, la Beauté maudite, élue entre toutes par la catalepsie qui lui raidit les chairs et lui durcit les muscles, la Bête monstrueuse, indifférente, irresponsable, insensible, empoisonnant tout ce qui l'approche, tout ce qui la voit, tout ce qu'elle touche » Nos héroïnes, depuis, ont fait des émules...si l'on en croit Chamfort, et surtout, pas de fausse modestie, mesdames !

Le préfet du prétoire, l'ancien militaire Sextus Burrus, futur personnage de la tragédie de Racine et traître à la cause d'Agrippine pour raisons d'avancement est remercié par Néron qui le liquide à l'aide du poison. Merci, Locuste ! La mort, aussi, pour Sénèque le Philosophe (*diapo*), l'ancien précepteur du tyran, l'homme à la morale élastique et néanmoins l'un des plus grands auteurs de la littérature latine, la mort pour son neveu le génial poète Lucain, l'auteur de la *Pharsale*, compromis dans une nouvelle conspiration, la plus fameuse, celle de Pison, et suicidé à 26 ans, la mort encore pour le romancier Pétrone, auteur du fameux *Satiricon*, une oeuvre assez pornographique rendue célèbre grâce au cinéma, et du non moins célèbre *Festin de Trimalcion* sur les moeurs des parvenus. La mort encore, et toujours, pour les membres de l'aristocratie romaine, Cassius Longinus, Publius Anteius, Antistius Verus, Crispinus, l'intègre Thraseas, tous les frères de Sénèque et bien d'autres chevaliers, sénateurs et militaires de haut rang.

Néron, lui, poursuit son petit bonhomme de chemin. Il fréquente les tavernes, pille les boutiques, molleste les passants, vide les *dolia*, ces amphores de vins de Cécube, de Massique et surtout de Falerne que Columelle rendra célèbres quelques décennies plus tard. Quand il est ivre, il ne respecte plus rien, même pas la statuette fétiche d'une déesse syrienne qui ne le quittait jamais : un jour qu'elle l'avait déçu, *il la souilla de son urine*. Le reste du temps, il écrit des poésies exécrables que l'entourage écoute, et applaudit par politesse, et surtout par instinct de conservation. Un historien bourru (ou bourré ?) a même écrit un jour : « le logophile patrocine » Ah bon ? Il fait du théâtre, et on le voit se traîner sur les planches, vêtu d'oripeaux, et là aussi on applaudit à tout rompre. Il joue même le rôle de Canacé, la fille d'Eole, enceinte de son frère et que l'on voit accoucher sur scène, le prince mimant les douleurs de l'enfantement avec force gémissements...On ne peut mieux faire, en la circonstance, que citer Pierre Grimal : « On le verrait, aveugle, devenu Oedipe mendiant de ville en ville, expiant son inceste avec sa mère, ou encore dans le personnage de Thyeste, qui, lui, s'unissait avec sa fille Pelopia, ou celui d'Alcméon recevant de l'oracle l'ordre de tuer sa mère, et lui obéissant, ou encore il serait Oreste vengeant son père Agamemnon en tuant Clytemnestre, sa propre mère ». Des rôles sur mesure !

A chaque spectacle, les spectateurs qui s'endorment sont immédiatement arrêtés. Le prince participe aussi aux courses de chars, pendant les *circences*, les jeux du cirque, mais les adversaires sont bien inspirés de le laisser gagner : après les chars, ce sont les lions affamés qui entrent dans l'arène, et quand les lions sont repus, il reste des places chez les mirmillons, rétiaires, secators, samnites et autres gladiateurs, choisis parmi les esclaves. Et quand on est esclave, *servus*, on n'est plus une personne mais une chose, *res* ! On sait comment finissent ceux qui sont devenus esclaves selon l'humeur des princes, parce qu'ils ont subi la *capitis diminutio maxima*, la déchéance des droits et de la liberté : après les *munera*, les combats de gladiateurs, d'autres esclaves entraînent les cadavres hors de l'arène avec des crocs ! Néron, décidément polyvalent, participe également aux Jeux Olympiques en Grèce et ramène une médaille d'or. C'est une mascarade qui fait rire (en cachette) les Romains. Discipline : concours hippique ; nombre de concurrents classés : un. Vainqueur : Néron. Mais les « chroniqueurs sportifs » de l'époque savent que Néron, tombé de son char, a été proclamé vainqueur par les juges contre un million de sesterces. Ce précurseur dans les magouilles sportives (le Tapie de l'empire) revient néanmoins revêtu de pourpre et couvert de lauriers, « nouvel Hercule et nouvel Apollon » !

Bientôt, un incendie gigantesque va ravager Rome pendant dix jours (*diapo* : peinture de Hubert Robert au musée du Havre) et le feu détruira quatre mille immeubles, sans compter les édifices publics, monuments, temples, palais, théâtres, thermes, et faire de nombreuses victimes. On a accusé Néron d'être le pervers incendiaire, « s'attendrissant d'une manière absurde sur les ruines de Rome incendiée par ses soins », ce qui paraît improbable car les meubles précieux et les objets d'art collectionnés par l'empereur ont disparu dans le brasier. Mais il est certain que le dément a été fasciné par le feu. Il est monté sur une

des éminences de l'Esquilin, épargné par les flammes et là, écrit Suétone « **enthousiasmé par la beauté du spectacle des flammes, il ne se retint pas de chanter la prise de Troie, revêtu de son costume de chanteur de lyre** » (*diapo*) On peut donc affirmer, avec les historiens contemporains, que Néron fut un histrion grotesque et adipeux, un assassin en tous genres, un obsédé sexuel, débauché, inverti, incestueux, fratricide, matricide, pyromane passif.. pas un véritable incendiaire.

Comme le peuple gronde et réclame des victimes à offrir aux dieux courroucés, il va tirer parti habilement du désastre en trouvant des coupables (cette fois, pas responsables, mais coupables) Il a le choix entre les juifs de Rome, commerçants astucieux, affairistes, usuriers, et les membres d'une secte hérétique détachée des juifs, donc encore des juifs et peut-être même pire que des juifs, une secte vouée à un prophète nommé Jésus Christ (c'est pourquoi on les appelle les chrétiens). Pris à partie par la voix populaire, *nil novi sub sole* dit l'Ecclésiaste, les juifs de Rome, protégés jusqu'alors par les édits de Jules César et par les milieux d'affaire liés au commerce, les juifs donc se rebiffent et à leur tour mettent en cause les chrétiens installés dans la capitale depuis une vingtaine d'années. Pourquoi les chrétiens ? Parce que, explique l'historien Jacques Robichon « **moins de trente-cinq ans après la mort de Jésus Christ, les juifs de l'empire ne manquaient pas de motifs pour nourrir leurs accusations, le plus essentiel et le plus immédiat tenant dans le prosélytisme ardent des adeptes d'une secte nouvelle, dérivée du judaïsme, qui semait le trouble dans les communautés du peuple élu, avec la pénétration d'idées nouvelles dévoyées de la foi de Moïse** » D'ailleurs, la rivalité judéo-chrétienne, qui avait engendré des troubles publics, avait déjà été à l'origine de la décision prise par Claude en 49 d'expulser les deux colonies antagonistes. Quand il commente les accusations contre les chrétiens, Tacite écrit textuellement qu'ils sont détestés pour leur turpitude, qu'ils répandent une exécration superstitieuse et qu'ils sont reconnus coupables en raison de leur haine pour le genre humain. Opinion étonnante, bien entendu excessive, de la part d'un historien honnête et scrupuleux, et c'est bien la preuve que l'intolérance religieuse a toujours conduit aux pires excès. Apparemment, l'« intox » a bien marché (*diapo*)

D'un autre côté, les relations entretenues par le milieu juif de Rome avec le pouvoir impérial étaient déjà très anciennes, et confortées par la venue au pouvoir de Poppée. L'épouse de Néron était l'amie intime de personnalités juives comme le sénateur Florus de Clamozène et sa femme Cléopâtre. Flavius Joseph, l'historien juif rallié aux Romains et Tacite lui-même attestent qu'en plusieurs circonstances certains membres de la communauté hébraïque jouèrent, auprès de l'épouse de l'empereur, un rôle déterminant. Néron choisit donc d'accuser les chrétiens et les livra à la vindicte publique. Dans les cirques et les jardins impériaux quelques malheureux périrent (*diapo*) généralement mis en croix, ou livrés nus aux obscénités de la foule avant d'être éventrés par le glaive ou donnés vivants aux bêtes féroces. Pierre Grimal nous donne quelques précisions sur cette mise à mort barbare : « **Les coupables sont revêtus d'une peau de bête, de cerf ou de loup, dans laquelle on les coud, puis on lâche contre eux une meute de chiens accoutumés à forcer les animaux sauvages. Les chiens les attaquent, les mordent, les déchirent jusqu'à la mort** » Tacite affirme que certains étaient enduits de substances inflammables et transformés en torches vivantes pour éclairer les fêtes nocturnes, technique qui ne devait pas être très fréquente et certainement plus pestilentielle qu'illuminatrice, car le barbecue, la viande qui brûle, chrétien ou pas chrétien, ça sent mauvais. Parmi les victimes de la persécution de l'été 64, et les chrétiens devraient le savoir, se trouvait le vieil apôtre Pierre dont les peintres ont souvent rapporté le supplice (*diapo* : le martyr de saint Pierre, peinture de l'école romane au musée de Douai), mais la mise en croix tête en bas n'a jamais été prouvée. L'autre apôtre, Paul de Tarse, dit « le voyageur du Christ », eut la tête tranchée conformément à la loi, car ce juif renégat était citoyen romain. Je le livre à votre sympathie posthume, mesdames, en citant cet extrait de la *Lettre aux Corinthiens*, un condensé de la pensée chrétienne vis à vis des femmes, que l'on retrouvera chez Saint Augustin, Saint Thomas, Tertullien, Origène et bien d'autres pères de l'Eglise : « **L'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme** » ! Paul le misogyne était aussi un ami de Sénèque, c'est pourquoi quelques historiens ont émis l'hypothèse que le philosophe était un sympathisant des idées chrétiennes, ce qui n'est pas improbable. Cependant, il faut préciser que le nombre de martyrs n'excéda pas quelques centaines, c'est-à-dire sans aucune mesure avec les futurs grands holocaustes sous les règnes des empereurs Domitien, Dioclétien, Trajan, Septime Sévère, Justinien 1^{er}, entre autres, qui firent plusieurs centaines de milliers de victimes chrétiennes (*diapo* : ici le diacre Laurent, futur saint Laurent, passé au gril en l'an 258).

Dès la mort de Poppée, Néron épousa sa maîtresse principale, la belle et sensuelle Statilia Messalina qu'il avait préalablement rendue veuve en condamnant à mort son mari, le consul Acticus Vestinus. C'est une méthode efficace qui en vaut bien d'autres, quand on s'appelle Néron... Mais l'aventure ne dura pas longtemps, tous les hommes mariés vous le diront : la maîtresse la plus délicieuse devient très vite insupportable dès que vous l'épousez ! Après avoir répudié ou éliminé Statilia (l'histoire ne le dit pas) Néron, définitivement fatigué des bonnes femmes, s'accoupla avec un giton nommé Pythagoras. Qu'est-ce qu'un giton ? Eh bien, c'est un jeune homme entretenu par un homosexuel ; l'étymologie, c'est le nom de Mr Giton, un personnage du *Satiricon* de Pétrone. Voici, sous la plume de Mme Tiziana Momigliano, spécialiste des auteurs latins, un portrait de Giton, détaillé dans le *Dictionnaire des Personnages* : « **Un adolescent frisé, délicat, de l'équivoque beauté qui caractérise les efféminés, il est vicieux et corrompu comme une courtisane, bavard, capricieux et l'objet passif de la sensualité d'autrui** » Apparemment, Mme Momigliano, bravo, préfère les hommes virils, comme nous aimerions en voir dans la salle... On se souvient que l'empereur, dans sa jeunesse, avait déjà goûté du jeune mâle avec Othon et

Senecion (et vice versa, pour ne pas dire, comme en imprimerie, recto verso) Le sujet devenant scabreux, je préfère laisser la parole à Tacite : « Néron, souillé de toutes les voluptés que tolère ou que proscrit la nature, semblait avoir atteint le dernier terme de la corruption, s'il n'avait choisi dans cet obscur troupeau un certain Pythagoras auquel il se maria comme une femme, avec toutes les solennités de noces véritables. Le voile des épouses fut mis sur la tête de l'empereur : dot, lit nuptial, flambeaux de l'hymen, rien ne fut oublié » Quant à moi, je refuse de vous raconter ce que firent pendant quelques jours, dans les prés et les bois, *horribile visu*, les invités de la noce impériale. Mais j'ai enfin compris pourquoi les textes des historiens latins que nous traduisions au lycée étaient incompréhensibles : ils étaient réduits en dentelles par les ciseaux de la censure ! Revenons à nos tourtereaux : la lune de miel ne dura pas longtemps, car cette coquine de Pythagoras, l'inconscient (ou inconsciente), se mit à faire des scènes de ménage à l'empereur. A Néron ! Que croyez-vous qu'il arriva ? Il dégusta la spécialité du chef, une fricassée de champignons sauce impériale façon Locuste, un plat certes délicieux mais indigeste. Adieu, Pythagoras, mon beau giton ! Et Néron, une fois de plus, fut veuf...

Je précise que ce Pythagore là n'avait rien à voir avec le mathématicien grec qui a empoisonné notre jeunesse avec le théorème sur l'hypothénuse du triangle rectangle (dont le carré est toujours égal à la somme des deux carrés des deux autres côtés, rassurez-vous !) Beaucoup d'entre vous, mesdames, auront une préférence pour le giton, non pas pour l'usage qu'elles pourraient vainement essayer d'en faire, mais parce qu'elles n'apprécieront pas la clairvoyance du mathématicien, auteur d'un autre théorème célèbre : « Il y a un principe bon qui a créé l'ordre, la lumière et l'homme, et un principe mauvais qui a créé le chaos, les ténèbres et la femme » Pensée lumineuse : c'est tout simplement le yin et le yang des taoïstes, et pour plus de détails je vous encourage vivement à vous intéresser au Maître Lao Tseu.

Et pendant que j'essaie d'éclairer votre lanterne, avec beaucoup de difficultés, il faut bien le dire, Néron prend un nouvel amant, un affranchi nommé Sporus, encore un giton, mais beau, stupide et fabuleusement doué. Le must ! Alors il l'épouse, encore une fois officiellement, la tête voilée du *flammeum*. Ils seront heureux et n'auront pas beaucoup d'enfants...d'autant que Néron fait émasculer l'éphèbe pour qu'il n'aille pas un jour, malencontreusement, engrosser une bonne femme (les histoires de famille sont déjà assez compliquées) Tacite nous raconte en termes très réservés comment l'empereur fait l'acquisition d' « une autre épouse qui sera sûrement stérile, l'adolescent Sporus, en qui il trouve une ressemblance avec Poppée » La vie sexuelle sous l'empire est très variée. Et encore, pour épargner votre pudeur chancelante, je ne vous raconterai pas le fonctionnement des lieux de débauche créés par Tibère, comme les *sellarii* (littéralement : accouplements collectifs) ou les *spintriae* à connotation anale, non plus que les ignobles pratiques de l'empereur avec des nourrissons non sevrés et affamés qu'il appelait ses « petits poissons ». Il y a des limites à tout...

Néron (*diapo*) lui non plus ne néglige rien, nous avons déjà vu qu'il est compétent et polyvalent. Cependant, les puritains, il y en a quelques uns dans l'entourage impérial, commencent à protester (à voix basse) et l'opposition s'organise. Les conjurations se succèdent, les répressions aussi. Et le monstre va succomber bientôt, victime de la colère des élites qui ne supportent plus de vivre dans la peur, mais aussi de la fronde des généraux qui préféreraient mourir à la guerre qu'à leur table, victimes de la *malevolentia* de Locuste et ses bouillons d'onze heures.

On sait qu'abandonné de tous, ou presque, Néron s'enfuit accompagné de l'affranchi Phaon, qui le trahira, d'Epaphroditos son secrétaire, un Grec avide qui l'«aidera» à mourir, et du beau Sporus, qualifié de « fidèle compagnon d'amour ». Ses acolytes ne cessent de le pousser au suicide pour dérober son corps aux outrages que la populace hystérique pourrait lui faire subir. Il apprend alors que le sénat a déclaré l'empereur « ennemi de l'état » et le fait rechercher pour le châtier selon la coutume des ancêtres. C'est quoi, ça, la coutume des ancêtres ? Ses compagnons le renseignent avec complaisance : le condamné, entièrement dévêtu, a la tête enserrée dans une fourche et son corps est battu de verges. C'est une flagellation jusqu'à la mort, suivie de décapitation. Néron pleure sur son sort en répétant plusieurs fois la phrase célèbre « *Qualis artifex pereo* », *Quel artiste périt en moi*. Pierre Grimal commente ainsi ses derniers instants : « Plus que tout il semblait redouter la solitude de la mort, l'absence d'un public pour le consoler, l'encourager et l'admirer. Il resta ainsi longtemps à hésiter, à se regarder mourir, à jouer son agonie, à être son propre public » Il entend alors le galop des chevaux et, nous dit Suétone « il s'enfonce le fer dans la gorge avec l'aide d'Epaphroditos » Dion Cassius nous indique qu'en réalité le secrétaire exécuta lui même l'empereur, la preuve étant qu'il ne fut jamais inquiété par la suite, à l'occasion des purges qui frappèrent l'entourage du tyran. La mort de Néron est bien un assassinat et non pas un « suicide assisté » Il succombe, les yeux ouverts, et son visage convulsé remplit les témoins de frayeur. « Tu t'es embarqué, tu as voyagé, tu as accosté...débarque » écrira quelques années plus tard Marc Aurèle. Le lendemain, trois femmes arrivent à la villa pour procéder à la toilette funèbre et rendre les derniers hommages au corps de l'empereur : ses nourrices Eglogé et Alexandria, et la petite Acté, l'amour de ses dix-huit ans, obstinément restée fidèle jusqu'au bout, étonnant exemple d'une rare vertu féminine, vous en conviendrez. Selon la coutume, on prépare la dépouille avant de l'incinérer. Exit l'aurige, le musicien, l'acteur, le poète...

Nettoyage par le vide

Haec decies repetita placebit
Horace

La mort de Néron ne satisfait pas les dieux, cette fois franchement excédés, et qui firent tomber sur Rome, une fois de plus, les foudres de la guerre civile. Pendant la seule année 69, trois empereurs régnèrent et disparurent tragiquement. Galba, d'abord, un candidat présumé fort noble et dont l'âge avancé, indice d'un règne éphémère, avait rallié tous les suffrages. Vieux, certes, mais libidineux et débauché comme tout un chacun, il se voyait déjà profiter abondamment des avantages du système (*diapo* : une jeune femme, presque nue, sert à boire à l'empereur). Galba finit défiguré à coups de poignard et décapité. Sa tête fut apportée au candidat suivant, Othon, qui l'abandonna, dit-on, à des vivandiers. « Galba, écrit Suétone, avait tous les vices, exceptés les vices contre nature » Mais les *vices contre nature* à Rome, on se demande ce que ça peut bien être ! Peut-être la nécrophilie ? Othon, le nouvel empereur, n'est autre que l'ancien amant de Néron, ce beau militaire à qui ce même Néron, le fourbe, avait volé l'épouse, la sensuelle Poppée, qu'il lui avait seulement prêtée. Othon se suicide après quelques escarmouches avec le général rebelle Vitellius : « **Quand le jour parut, il se laissa tomber sur le poignard** » dit Tacite. L'astrologue Seleucus avait bien prédit qu'Othon survivrait à Néron, mais il n'avait pas dit combien de jours... Enfin Vitellius, le vainqueur d'Othon, entré dans Rome aux accents des trompettes, au milieu des enseignes et des étendards, un goinfre et un vicieux, toujours prêt à ordonner la mort ou le supplice, trahi à son tour par ses officiers, traîné la corde au cou, énucléé, décapité, promené à travers la ville au bout d'un crochet à cochons, et finalement jeté dans le Tibre... Et c'en est fini de la dynastie julio-claudienne.

Vint ensuite Vespasien, chef de file de la dynastie des Flaviens, autoproclamé « le César de la Sabine », surtout connu de la postérité pour avoir inventé les pissotières payantes, rebaptisées par la suite vespasiennes, et avoir prononcé à cette occasion le fameux « **L'argent n'a pas d'odeur** », mais célèbre aussi pour s'être écrié, alors qu'il était malade : « **Un empereur doit mourir debout** », s'être levé un peu trop brusquement et être retombé raide mort, d'une mort peut-être naturelle. Le premier travail de Vespasien, une fois empereur, fut d'expulser tous les philosophes. Il en fit des « charters » dirait-on aujourd'hui et les envoya rejoindre l'incomparable Demetrius le Cynique, expulsé (ou enfui avant d'être suicidé) sous le règne de Néron. Cet homme sensé avait peu d'ennemis (à part les philosophes et peut-être les prostatiques ?) et sous son règne le calme se rétablit sur la ville et pendant quelques temps on entendit plus parler de poisons. Court répit. Titus, son fils, fut un dictateur fugace, dont la mort tragique, précédée de malaises et de frissons, fut déclarée naturelle par les médecins, dont les diagnostics étaient incertains, empreints à la fois d'ignorance prétentieuse et de cogitation prudente sur leur propres chances de survie ! Domitien, un autre fils de Vespasien, surnommé *le Néron Chauve*, avait longuement préparé son accession au pouvoir. Bourreau des chrétiens, des intellectuels et des sénateurs, c'est encore un débauché et un obsédé connu pour sa manie : il n'aime pas les femmes velues *circum vulvam*, et avant ce qu'il appelle grivoisement sa « gymnastique de lit », il épile lui-même ces dames et demoiselles d'un lieu que je ne saurais nommer. Un jour, à l'issue d'une « gymnastique » éprouvante, il est assassiné au saut du lit par un affranchi amateur de femmes velues dont il avait consommé, donc épilé, la petite amie.

Parmi les empereurs de la dynastie des Antonins, on trouvera quelques hommes d'état remarquables à qui l'on reprochera surtout les atrocités commises sur les chrétiens, et des fous, encore des fous, et encore des victimes de poisons entraînant une agonie effrayante (tiens, tiens !) comme le consul Julius Agrippa et le César Verus, liquidé à l'aide d'un plat d'huitres assaisonné d'une sauce toxique par sa belle-mère Faustine avec qui pourtant, disent les historiens, il entretenait « un commerce incestueux ». Le pire scélérat de tous ces empereurs fut l'abominable Commode, personnage grossier, répugnant, débauché, cruel, sadique, barbare, j'en passe et des meilleurs, et qui fait concurrence à Néron et quelques autres au hit parade des dictateurs sanguinaires. Superbe incarnation de ces « abîmes de la méchanceté pure incompréhensibles » dont parle Jankélévitch, ce Commode-là nous intéresse, car il fut empoisonné par sa maîtresse, la belle Marcia, mais je ne sais si cette douce personne avait des antécédents mycologiques....

Passons sur Caracalla, qui occupe une place de choix dans notre palmarès. Après avoir égorgé son frère Geta devant leur propre mère, puis liquidé sa femme Plautilla, il fit tomber sur Rome une répression qui causa la mort de plus de vingt mille personnes. Je ne sais plus quel auteur contemporain a comparé cette purge à celle que Staline infligea aux officiers supérieurs russes en 1937 : le nombre de victimes est certes comparable, mais Caracalla s'appuyait sur l'armée et il n'a ravagé que les élites civiles. Il fut assassiné par Macrin, le préfet du prétoire, qui se proclama empereur et fut liquidé à son tour la même année. Arrivent alors les empereurs illyriens, dont je ne parlerai pas longtemps, d'abord parce que nous y passerions la nuit, ensuite parce que je n'ai pas trouvé trace de poison dans leur fin tragique. Sachez seulement que sur une série de vingt et un empereurs, seize sont morts assassinés, trois tués au cours d'embuscades douteuses sur leur arrière-garde, et deux seulement sont morts dans leur lit, et nous voulons bien croire qu'il s'agissait d'une mort naturelle, aucun historien n'émettant le moindre doute.

Quelques personnalités bien connues se détachent du lot, comme ce Constantin 1^{er}, converti au christianisme et qui fit de la croix sa bannière. On se souvient, grâce aux images d'Epinal de notre enfance, du mot célèbre « **In hoc signe vincis** », *par ce signe je vaincrai*. Il a vaincu, effectivement, mais ce qu'on a oublié de vous dire c'est que les perdants étaient aussi des Romains qui appartenaient à des

factions rivales, et qu'ils furent passés au fil de l'épée avec leurs chefs Maxence, Maximin et Licinius, le propre beau-frère de Constantin. L'empereur chrétien empoisonna son fils Crispus mais on ne connaît pas la nature du toxique (ne vous fixez pas sur la phalloïde !) et il ébouillanta sa femme Fausta dans sa baignoire, une exécution aussi originale que délicate. A sa mort, tous ses parents, fils, frères, neveux, furent massacrés...vieux technique romaine. Un seul neveu en réchappa, il devint empereur sous le nom de Julien l'Apostat, ainsi nommé parce qu'il avait renié la religion chrétienne, qui devenait pourtant fort à la mode, pour revenir, disait-il, aux antiques « valeurs romaines ».

Et, valeur romaine, effectivement, il tombera dans une embuscade tendue par ses propres officiers lors de la retraite de l'armée romaine en Mésopotamie. Jovien, un chrétien modéré lui succède, mais pas longtemps. Il commet l'imprudence de partager un repas avec ses officiers, un repas de quoi ? Eh oui, un repas de champignons ! Jovien s'en va au paradis des empereurs chrétiens après l'agonie abominable que je n'ai plus besoin de vous décrire. Le meurtre était donc prémédité, grâce à quelque fiole rangée dans le paquetage, ou quelque exsiccata, car on imagine mal un centurion mycologue s'en allant « herboriser », son panier sous le bras, en pleine campagne militaire. Il est bien probable que Julien l'apostat et Jovien le chrétien soient tombés victimes de l'ambition dévorante des militaires (excusez-moi, mon colonel, pour ce pléonasme), mais aussi d'une sorte de guerre de religion comme il en existe encore aujourd'hui, hélas ! Je vous laisse méditer cette pensée extraordinaire d'Astolphe de Custine : « **On est prêt à diviniser n'importe quoi, nature, race ou état, pourvu que Dieu ait les yeux crevés** » C'est un des officiers présents au repas fatal qui prend immédiatement la succession de Jovien, « divinisé » par la phalloïde. Vous avez reconnu Valentinien 1^{er}, grand massacreur de chrétiens, et qui mourra subitement (on n'en sait pas plus) lui aussi au cours d'une campagne. Ses deux fils Valentinien II et Gratien, empereurs successifs, sont trucidés à leur tour. C'est d'ailleurs Gratien, dois-je vous le rappeler, qui a abandonné le titre de *pontifex maximus* (le *pontife*, chef des prêtres de Rome, titre réservé à l'empereur depuis Auguste) au profit du chef spirituel de la nouvelle église, l'évêque de Rome. Ouf ! Arrêtons-nous là. Comme l'a écrit Paul Valéry, « **Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles** »

Pour en revenir une dernière fois à Néron, précisons (malgré la mâle beauté des acteurs qui tenaient son rôle dans le *Britannicus* de Racine) que ce n'était pas tout à fait le jeune premier qui vous fait courir un frisson le long de la colonne vertébrale, mesdames, à moins que vous n'aimiez le genre baba cool (*diapo*) Voici un texte qui se passe de commentaires : « **De taille relativement moyenne, Néron était physiquement célèbre : malodorant, son corps était couvert de taches, sa chevelure tirait sur le blond, ses yeux étaient bleuâtres, son cou épais, son ventre proéminent et ses jambes grêles. Dans sa mise et dans sa tenue, il manquait de dignité, arrangeant toujours sa chevelure en étages, et paraissant souvent en public vêtu d'une robe de chambre, avec un mouchoir noué autour du cou, sans ceinture et nu-pieds** »

Dans ces conditions on peut s'étonner du succès avéré de l'individu auprès du beau sexe (et même de l'autre !). Mais, comme l'a écrit Horace, « **Toute vertu est fondée sur la mesure** » Une femme convoitée, si elle a la narine délicate (mais aussi, c'est bien possible, l'épiderme et les muqueuses !) peut refuser à Néron le « petit service » qu'il lui demande, certes, certes, au moins une fois...Ce fut une époque définie par l'historien Hubert Montillet, auteur du best-seller *Néropolis*, comme, je cite : « **une période baroque et passionnée s'il en fut, marquée par l'émancipation progressive des femmes, la fascination de l'inceste, le massacre des enfants, les tortures inquisitoriales, les tueries de l'amphithéâtre, la tragique brutalité des courses de chars, la vogue de la bestialité et du théâtre pornographique, le succès des lupanars, l'exhibitionnisme des sodomites et des gitons, les honteuses délices de l'esclavage, l'apogée des débauches de groupe et le premier génocide pour raison d'état** » Cherchez donc le vice qui manque ! Aujourd'hui, les érudits un peu prudes sont scandalisés, mais sans vouloir faire offense aux personnes de qualité qui m'écoutent, je me permets de rappeler une pensée de La Rochefoucauld : « **Ce qui nous empêche souvent de nous abandonner à un seul vice, c'est que nous en avons plusieurs** » Et les vices des mycologues, pardon, je n'insisterai pas !

Adieu donc, Néron, César Imperator, et que la voix des chrétiens, s'ils sont capables de pardonner, vous accompagne : « **Quand vint le soir, Jésus leur dit : nous allons maintenant passer sur l'autre rive** » *Luc, 8-12. (diapo : Néron, peinture de Fetti au musée du Louvre)* Et Locuste, me direz-vous ? La fortune ne sourit pas éternellement aux criminels et la colère des dieux s'abattit sur elle comme sur les autres protagonistes du drame. Elle fut embrochée sur ordre de Galba (*diapo*) empereur éphémère, qui n'avait pas oublié les repas angoissants pris au palais impérial quand il n'était que général, et que les événements avaient rendu mycophobe. Ainsi disparut, par le glaive d'un centurion anonyme, la plus grande empoisonneuse de tous les temps. Cette femme, amoral et perverse (non mesdames, je ne dirai pas que c'est un pléonasme) dont le nom seul semait l'effroi, possédait la science des plantes et des champignons, sans microscope et sans réactif, et sans aucune documentation écrite (non messieurs, elle ne possédait pas la Flore de Kühner et Romagnesi, ni les *Amanites* de Gilbert, ni le petit Bon illustré !) On croit qu'elle a formé des disciples, mais elle n'a jamais révélé ses sources et nul ne sait, ne saura jamais qui furent ses Maîtres. Quel dommage, avions nous écrit jadis, que cette naturaliste diabolique n'ait pas exercé ses talents dans une discipline moins tragique de la mycologie, la nomenclature, par exemple, science des empoisonneurs s'il en est ! Je me pose l'ultime question : et si Mme Locuste avait tout simplement suivi la filière traditionnelle, comme la plupart d'entre vous, mycologues anonymes ? C'est Louis Veillot qui l'affirme, non sans raison : « **Qui commence en mycologue, finit en assassin** »

Avant d'en terminer avec ce sujet empoisonnant, je voudrais mettre en garde ceux d'entre vous, Messieurs, j'en connais, qui se prendraient facilement pour un Néron ou un Caligula, voire même un Othon ou un Commode épilateur, et celles d'entre vous mesdames, j'en connais aussi, qui se prendraient encore plus facilement non pas pour une Locuste, c'était un admirable génie, mais pour une Messaline, une Agrippine ou une Poppée (quoique, pour les suprêmes raffinements amoureux dont parlait Will Durant, à tout hasard je vous laisserai mon numéro de téléphone : il est sur liste rouge à cause des gitons de la mycologie...)

Vous éliminerez de votre arsenal les ptomaines qui sont de préparation délicate pour les novices que vous êtes, et qui répandraient d'ailleurs de telles odeurs pestilentielles dans tout le quartier que les voisins appelleraient les pompiers avant que la liqueur ne soit prête. Vous éliminerez également quelques plantes toxiques tellement amères que votre future victime essaiera, mais en vain, de parvenir au *vomitorium* avant de salir la moquette. Le thallium, les sels de mercure, de plomb, etc...c'est une affaire de spécialistes : il vous faudrait dénicher l'oiseau rare qui vous ferait ensuite chanter, d'où la nécessité de l'éliminer à son tour (si vous avez gardé un peu de produit) ce qui finirait par attirer l'attention de la police. Quant à l'arsenic, avec ou sans vieilles dentelles, il a fait tellement de victimes dans l'histoire tragique de l'humanité qu'il est reconnu, dépisté, diagnostiqué avec la plus grande facilité, et depuis longtemps, même s'il échappe à la vigilance du médecin traitant, qui n'est pas forcément doué pour le diagnostic (*Terra tegit errores medicorum, la terre recouvre les erreurs des médecins*, écrivait déjà Horace il y a deux mille ans !). Et les toxicologues auront beau jeu de l'identifier dans le sang, le foie, les viscères ou les cheveux du gêneur dont vous vous êtes débarrassé. Reste donc le champignon vénéneux....

Hélas pour les assassins bucoliques, le syndrome phalloïdien est maintenant bien connu des toxicologues et la police scientifique a fait depuis un demi siècle de fantastiques progrès. Les autopsies ne sont plus les réunions folkloriques qui se pratiquaient au XVIIIème siècle (*diapo*). Les amanitines, principaux poisons de notre mortel champignon, sont facilement identifiées par la radio-immunologie et la chromatographie. Les spécialistes retrouvent sans difficulté les débris de champignons dans les viscères des victimes (*diapo*) et identifient aisément au microscope les spores et les autres éléments du sporocarpe.

Le bon temps des empoisonneuses est peut-être terminé. A moins que...A moins qu'elles (les femmes « menteuses, frigides ou déçues ») ne s'y prennent autrement. Il y a bien des façons d'empoisonner la vie des gens. Le célèbre toxicologue et chimiste Louis Orfila, auteur du *Livre des Poisons*, celui-là même qui avait écrit : « le poison, l'arme des femmes, des papes et des lâches » (quel trio !), Orfila était un jour harcelé par une dame du monde, probablement pas une Messaline mais une importune, disons le mot une enquiquineuse pour rester poli, qui le poursuivait de ses assiduités et lui demandait avec insistance, l'oeil voilé et la bouche humide : « Oh, Monsieur Orfila, qu'est-ce que vous pensez de ces femmes extraordinaires qui servent du poison à leur mari ? » Et Orfila de répondre : « Madame, demandez à votre mari, qui goûte depuis si longtemps votre compagnie ! ». Ce qui me permet de vous rappeler un autre mot célèbre. Une fâcheuse qu'il avait contrariée disait un jour à Winston Churchill : « Monsieur Churchill, vous êtes insupportable. Si j'étais votre femme, je vous servirais du poison » et l'homme au cigare de répondre : « Madame, si j'étais votre mari, je le boirais ! »

Admirons encore une fois notre très beau champignon (*diapo* d'*Amanita phalloïdes*) même s'il continue à semer la mort par accident « chez les imprudents, les présomptueux, les empiriques et les imbéciles » selon l'expression imagée du Dr Roch, un médecin mycologue du siècle dernier qui ne se faisait guère d'illusions sur les mycophiles. J'espère que vous ne rêverez pas de l'abbé Guibourg dit « le Prieur », bénissant le diable sur votre corps, et vous offrant une coupe de bon sang frais de nourrisson joufflu, ni du pape Alexandre VI Borgia vous glissant dans la bouche avec un rire sardonique une hostie arseniquée, ou bien encore de ragoûts d'oranges empoisonnées, d'orgies romaines avec les mycologues (horreur!), d'une Messaline lascive aimablement dénudée (et non épilée), ou sait-on jamais, d'un giton soumis à vos caprices....Et en attendant, conscient des efforts que vous avez assumés, je m'adresse particulièrement à ceux d'entre vous dont l'oeil reste vif : merci de votre patience et de votre méritoire attention.



Locuste, la « femme à la phalloïde »
Interprétation de Dominique Giacomoni

Les papes de l' « annus terribilis » 897



Le Pape Etienne VI
(de 896 à 897)

Le Pape Romain I^{er}
(897)

Le Pape Théodore II (897)

LA LYCOPERDONOSE

Docteur L.R. Di Zigoni
Consultant en Infectiologie

Les affections respiratoires provoquées par les champignons sont nombreuses et souvent graves, et nous nous contenterons aujourd'hui de citer les principales avec l'intention de traiter un jour le sujet de façon plus exhaustive, si l'A.E.M.B.A. veut bien nous accorder quelques pages dans son périodique, dont nous nous plaignons à souligner l'originalité et l'intérêt scientifique même pour les non mycologues (ou les mycologues très spécialisés) que nous sommes.

Nous mentionnerons donc l'aspergillose (responsable : *Aspergillus fumigatus*), la candidose pulmonaire (responsable : essentiellement *Candida albicans*), la torulose ou cryptococcose (responsable : *Cryptococcus neoformans*), les mucormucoses (responsables : plusieurs phycomycètes de la famille des *Mucoraceae*, ordre des *Mucorales*, appartenant aux genres *Rhizopus*, *Mucor* et *Absidia*), l'histoplasmose (responsable : *Histoplasma capsulatum*) la coccidioïdomycose (responsable : *Coccidioides immitis*), les blastomycoses, la géotrichose, la sporotrichose, etc...

Notre but aujourd'hui est de révéler une affection nouvelle, ignorée des livres et revues de mycologie, et connue surtout par les services de réanimation respiratoire et les médecins spécialisés en toxicomanies. On a appelé cette maladie la *Lycoperdonose* parce que l'agent responsable est un champignon de la famille des *Lycoperdaceae*, et plus précisément dans les affections diagnostiquées avec certitude, de *Lycoperdum perlatum* (= *gemmatum*). Mais il n'est pas impossible que d'autres gastéromycètes soient impliqués dans certaines tentatives originales et particulièrement stupides de « dépasser le temps présent » selon le mot de Timothy Larry.

Plusieurs observations ont été rapportées sur des intoxications volontaires (nous ne mentionnerons pas aujourd'hui les rares intoxications accidentelles très anciennement connues) et portent déjà sur plusieurs dizaines de cas ayant entraîné une hospitalisation. L'intoxication collective la plus significative a été rapportée il y a déjà quelques années par la revue médicale *Jama*, dans son numéro du 17 août 1994, mais plusieurs accidents isolés ont également été signalés en France. Pour revenir sur l'intoxication décrite par *Jama*, les événements se sont produits dans le Wisconsin au cours d'une surprise partie : une dizaine d'adolescents de 16 à 19 ans avaient inhalé et mâché des vesses-de-loup desséchées, *par jeu* indique le rédacteur. Souffrant d'affection respiratoire aiguë dyspnéisante, ils ont été hospitalisés pour toux incoercible, fièvre, respiration courte, myalgies et fatigue. Les revues médicales françaises ont rapporté l'accident avec quelque retard en mentionnant que « ce sont les spores libérées par les champignons au cours de sa dessiccation qui entraînent l'affection ». Le traitement mis en place par les pneumologues américains a été celui d'une réanimation respiratoire intensive avec corticoïdes et antifongiques systémiques, actifs donc sur l'action des spores au niveau interstitiel et c'est un effet remarquable qui n'a pas été signalé et nous nous en étonnons : si l'antifongique systématique est efficace, c'est parce qu'il est actif non pas mécaniquement sur les spores elles-mêmes, progressivement éliminées par les expectorations, *mais sur une substance attachée à la paroi de ces spores ou libérée par leur désintégration*. C'est une voie de recherche pour les mycologues, les mycotoxicologues et les urgentistes qu'il nous a paru intéressant de signaler. Ajoutons que les victimes de cette soirée récréative ont été hospitalisées de *une à quatre* semaines avant de récupérer une fonction respiratoire *à peu près* normale.

